

A photograph of a man and a woman sitting at a wooden table in a kitchen. The man, on the left, is wearing a dark sweater and looking down at his hands. The woman, on the right, is wearing a green patterned shirt and holding a baby diaper. They appear to be in a conversation. The background shows a kitchen with wooden cabinets, a sink, and a window with potted plants.

EVELYN HUGHES

Réinitialisation
de Marcus

UN LIVRE DE DÉCOUVERTE AB

Réinitialisation de Marcus

par
Evelyn Hughes

Première publication : 2026

Copyright © AB Discovery

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Titre : Réinitialiser Marcus

Auteure : Evelyn Hughes

Éditeur : Michael Bent. Rosalie Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

CONTENU

Chapitre un : La troisième fois.....	5
Chapitre deux : L'état d'Andrea.....	9
Chapitre trois : Jour un	15
Chapitre quatre : Semaines de conformité	20
Chapitre cinq : Le lit mouillé	24
Chapitre six : L'appel de Sylvia.....	29
Chapitre sept : L'offre et le refus	33
Chapitre huit : L'admission	38
Chapitre neuf : L'empreinte de bébé	43
Chapitre dix : 24/7	47
Chapitre onze : Petits réconforts	51
Chapitre douze : L'accident.....	56
Chapitre treize : La bouteille	60
Chapitre quatorze : Maman et bébé	64
Chapitre quinze : La momie.....	69

Chapitre un : La troisième fois

Andrea l'a appris un mardi, ce qui lui a paru étrange. Des découvertes comme celle-ci, se dirait-elle plus tard, devraient se produire les soirs d'orage, ou au moins un vendredi, quand la semaine était déjà gâchée. Mais c'était un mardi d'octobre, doux et gris, et elle avait simplement pris le téléphone de Marcus pour regarder l'heure, le sien étant en charge dans la chambre.

Le message venait de Sandra. Il n'y avait aucune ambiguïté. Elle était sa maîtresse.

Elle déposa le téléphone sur le comptoir de la cuisine avec une extrême précaution, comme s'il s'agissait d'un objet fragile, et resta un long moment à le contempler. Puis elle mit la bouilloire en marche, ne sachant que faire de ses mains. Marcus descendit vingt minutes plus tard, fraîchement douché, la cravate à moitié nouée, et se pencha pour prendre le café.

« Bonjour », dit-il.

« Vraiment ? » dit-elle.

Il la regarda alors. Il avait toujours été rapide, elle le reconnaissait. Il vit quelque chose dans son regard, sa main s'arrêta sur le pot de café, et le silence qui régnait dans la cuisine changea du tout au tout.

« Andrea ? »

« Sandra », dit-elle. « La stagiaire. Marcus a vingt et un ans. »

Il n'a rien dit.

« C'est la troisième fois », dit-elle d'une voix très calme, ce qui l'effraya un peu car elle ne se sentait pas du tout calme. « Du moins, la troisième fois que je le sais. »

« Andrea, je... »

« Ne le fais pas », dit-elle. « Pas encore. J'ai besoin que tu ne parles pas un instant. »

Réinitialisation de Marcus

Il attendit. Elle prépara son thé. Elle regarda le sachet infuser et repensa à il y a quatre ans avec la femme de sa conférence, et à il y a deux ans avec son collègue dont elle n'avait jamais pu prononcer le nom sans serrer les dents, et maintenant Sandra, vingt et un ans, attendant un message d'un homme qui avait embrassé Andrea la veille au matin sans la moindre difficulté apparente, avant de partir coucher avec une autre.

« Asseyez-vous », dit-elle.

Il était assis. Il avait mauvaise mine, remarqua-t-elle. *Bien* .

« Dites-moi pourquoi », dit-elle. « Pas une excuse. Une raison, si vous en avez une. »

« Je n'en ai pas », dit-il doucement. « Il n'y en a pas. »

« Non », acquiesça-t-elle. « Il n'y en a pas. Il n'y en a jamais eu. »

« Je t'aime », a-t-il dit. « Je sais que ça ne paraît rien du tout en ce moment. »

« Ça fait beaucoup, en effet », dit-elle, « et c'est ce qui rend la chose si épuisante. » Elle s'assit en face de lui. « Voulez-vous sauver ce mariage ? »

Il leva les yeux. « Oui. Plus que tout. »

« Parce que je vais partir », dit-elle. « Je veux que tu comprennes que je ne te menace pas pour te faire peur. Je vais partir, et j'en serai triste pendant longtemps, puis ça ira mieux. Je me connais. » Elle serra sa tasse à deux mains. « Alors, si tu veux sauver ça, il faut que tu le penses vraiment. Et le vrai, ça ne peut pas se limiter à un simple sentiment, Marcus. Les sentiments n'ont jamais suffi, n'est-ce pas ? »

« Non », dit-il lentement.

« Il doit donc s'agir d'autre chose », a-t-elle dit. « Quelque chose de structurel. »

Réinitialisation de Marcus

Il hocha lentement la tête. « Quoi que vous pensiez. Quoi que vous décidiez, j'y consentirai. »

Elle le regarda longuement, cet homme grand et beau qu'elle avait épousé six ans plus tôt dans le jardin de la maison de ses parents, qui la faisait rire, savait comment elle prenait son café et qui, apparemment, avait bien du mal à rester fidèle lorsqu'il était laissé sans surveillance.

« Je vais parler à Donna », dit-elle.

« Donna », répéta-t-il, et elle put le voir essayer de déchiffrer son expression.

« Ne t'inquiète pas comme ça », dit-elle, même si elle pensait que cette inquiétude était peut-être justifiée. « C'est mon amie. Elle est raisonnable. Elle aura des réflexions. »

« Et je n'ai pas mon mot à dire sur ce qu'elle propose ? »

Andrea se leva et apporta sa tasse à l'évier. « Tu as dit que je déciderais quoi qu'il arrive », dit-elle. « Réfléchis-y à deux fois avant de revenir sur ta décision dans les trente prochaines secondes. »

Marcus était silencieux.

« Va travailler », dit-elle. « On en reparlera ce soir. »

Il se leva lentement de table, et elle l'entendit rassembler ses clés et son sac, puis il s'arrêta sur le seuil du couloir.

« Andrea », dit-il.

« Ce soir », dit-elle fermement, sans se retourner.

La porte d'entrée se referma. Elle resta debout devant l'évier, contemplant le jardin en buvant son thé, puis, au bout d'un moment, elle prit son téléphone et appela Donna. Donna écouta toute la conversation sans l'interrompre, ce qu'Andrea appréciait particulièrement chez elle.

« La troisième fois », dit Donna, une fois qu'elle eut terminé.

« La troisième fois que tu fais n'importe quoi. »

« Et il a dit : quoi que vous décidiez ? »

Réinitialisation de Marcus

« Il a dit : “Quoi que je décide.” »

Il y eut un silence au bout du fil. Andrea pouvait entendre Donna réfléchir, ce qui était une caractéristique particulière de ses silences, à la fois intentionnels et légèrement inquiétants.

« J'ai une idée », dit Donna. « Et j'ai besoin que vous m'écoutez avant de dire quoi que ce soit. »

« Ce n'est pas une ouverture prometteuse. »

« Je sais », dit Donna. « Écoute-moi. Je pense que ça va te plaire. »

Chapitre deux : L'état d'Andrea

La maison de Donna embaumait le café frais et cette bougie parfumée d'une marque particulière qu'elle brûlait dans sa cuisine depuis toujours, du moins de mémoire d'Andrea. Assises à table, leurs tasses à la main, elles racontèrent à nouveau toute l'histoire, plus lentement cette fois. L'avoir déjà racontée au téléphone avait été nécessaire, mais la raconter de vive voix était différent, lui donnant une dimension réelle qu'elle ne s'était pas encore autorisée à ressentir pleinement. Et son visage en disait autant que sa voix.

Donna écoutait. Petite et brune, elle avait une franchise qui mettait certaines personnes mal à l'aise, tandis qu'Andrea l'avait toujours trouvée apaisante. Elle ne manifestait aucune compassion et ne penchait pas la tête aux passages douloureux. Elle écoutait, tout simplement.

Quand Andrea eut terminé, Donna dit : « Et tu le crois, quand il dit qu'il veut le sauver ? »

« Oui », a dit Andrea. « C'est presque ce qu'il y a de plus frustrant. »

« Parce que ce serait plus simple s'il ne le faisait pas. »

« Oui, je sais. Mais lui, il le sait. »

Donna hocha la tête et fit tourner sa tasse entre ses mains. « Le problème n'est pas le désir, n'est-ce pas ? » dit-elle. « Il voulait la garder après sa première liaison, sans doute. »

« Il a dit tout ce qu'il fallait. »

« Et la deuxième fois ? »

« Toujours la même chose. » Andrea regarda la table. « Il est sérieux à chaque fois. Ce n'est pas le problème. Le problème, c'est que ses *intentions* ne se traduisent pas en actes. Il manque tout simplement de maîtrise de soi. Son pénis prend plus de décisions que sa tête. »

Réinitialisation de Marcus

« Il vous faut donc un élément extérieur pour régler ce problème », a dit Donna. « Quelque chose de structurel. C'est le terme que vous avez utilisé au téléphone. »

« Oui, je me souviens. »

Donna resta silencieuse un instant. Puis elle dit : « Je voulais te parler de quelque chose que j'ai lu il y a quelques mois. Un article écrit par une Américaine sur un forum. J'hésitais encore à t'en parler. »

« Et vous avez décidé d'en parler maintenant, n'est-ce pas ? »

« Oui, j'ai décidé d'en parler. » Donna posa sa tasse. « Elle avait un problème similaire. Un mari infidèle. Un homme intelligent, prudent, doué pour ne pas se faire prendre, sauf qu'elle, elle, le surprenait. Et elle a trouvé une solution qui, à bien des égards, était plutôt étrange. »

Andrea attendit.

« Elle lui a mis des couches », a dit Donna. « Des couches pour adultes. Pour le travail. Tous les jours. »

Andrea la fixa du regard. « Pardon ? Elle a fait quoi ? »

« Elle lui mettait des couches tous les matins avant qu'il parte au travail », dit Donna, avec le calme de quelqu'un qui avait déjà surmonté l'étrangeté de la situation. « Des grandes. Des couches à motifs bébé », précisa-t-elle. « Et elle marquait les attaches au marqueur indélébile avant son départ, pour s'en apercevoir s'il les enlevait. Et elle les vérifiait à son retour. »

« Donna... »

" Je sais."

« C'est... »

« Je sais. Écoute-moi. » Donna se pencha légèrement en avant. « Son raisonnement était simple. Il n'allait draguer personne tant qu'il serait là, en couche. Le risque d'être découvert était trop grand. C'était tout simplement impossible. Et puis, plus que ça, disait-elle,

Réinitialisation de Marcus

le simple fait de porter une couche toute la journée et d'être contrôlé changeait quelque chose. Elle disait qu'en un mois, c'était un homme différent. Un homme meilleur, qui n'a pas trompé sa femme même après qu'on lui ait enlevé les couches. »

Andrea se rassit dans son fauteuil et regarda longuement son amie. « Elle a écrit un article à ce sujet en ligne ? Et tu l'as lu ? »

« Sur un forum pour femmes vivant des relations, disons, gérées de manière créative. Ce n'était pas ce que je cherchais au départ, je peux vous le dire. Mais j'ai quand même lu toute la discussion. »

« Bien sûr que oui. »

« D'autres femmes avaient fait la même chose, avec des variantes. Certaines lui faisaient porter des culottes, mais la plupart utilisaient des couches. Certaines plus, d'autres moins. » Donna reprit sa tasse. « Je ne dis pas que c'est conventionnel. Je dis que c'est peut-être l'élément structurel que vous recherchez. »

Andrea resta silencieuse. Dehors, par la fenêtre de la cuisine, un oiseau se posa sur la clôture de Donna puis s'envola aussitôt, comme s'il avait changé d'avis.

« Il serait mortifié », a dit Andrea.

« Cela semble effectivement faire partie du mécanisme. »

« Il mesure 1,85 m et travaille dans le secteur financier. »

« Je sais à quoi ressemble Marcus », dit Donna avec un léger sourire. « C'est un bel homme, et je soupçonne qu'il est plutôt bon au lit. »

« Il est excellent au lit... quand on le fait vraiment. »

Andrea baissa les yeux sur son café. Elle resta silencieuse assez longtemps pour que Donna n'insiste pas, ce qu'elle appréciait particulièrement chez elle.

« Par où commence-t-on... » commença Andrea.

Réinitialisation de Marcus

« En ligne. Très facilement, en fait. Il existe des couches spécialement conçues pour les adultes. Certaines sont blanches, de type médical. D'autres, plus... » Donna marqua une pause, « à thème. »

Andrea leva les yeux. « Thématique. »

« Des imprimés pour bébés. Des couleurs pastel. Des éléphants et des étoiles, ce genre de choses. »

Quelque chose changea dans l'expression d'Andrea. Ce n'était pas vraiment de l'humour, mais c'était tout près. « Des éléphants et des étoiles. »

« Son point de vue, que j'ai trouvé convaincant, était que plus la situation était globalement indigne, moins il serait susceptible de prendre le risque d'être exposé. »

« Elle n'a pas tort. Les couches pour bébé seraient encore plus humiliantes », dit Andrea à voix basse. Elle serra sa tasse entre ses mains. « Il a dit : "Quoi que je décide." »

« Il l'a fait, mais je parie qu'il n'y a jamais pensé ! »

« Il va être horrifié. »

« Presque certainement, et alors ? C'est lui qui est dans le pétrin, pas toi. »

Andrea hochait lentement la tête, comme si quelque chose se mettait en place. « Je veux trouver les plus enfantines qu'ils fabriquent », dit-elle. « Si je fais ça, je le fais bien. »

Donna sourit. « Je me doutais bien que vous diriez ça. »

« Ne fais pas cette tête-là. C'est vraiment la galère. »

« Je ne suis pas contente », dit Donna. « Je ne suis pas surprise. Vous êtes une femme forte. »

Andrea se leva et porta sa tasse à l'évier. Elle resta un instant dos à la pièce. « Et elle a dit que ça avait vraiment marché. La femme en ligne. »

Réinitialisation de Marcus

« Elle a dit qu'elle n'avait plus jamais eu de raison de s'inquiéter », a déclaré Donna. « Elle a dit qu'elle ne comprenait pas vraiment pourquoi, mais elle ne s'est pas posé de questions. Ça l'a empêché d'avoir des aventures sans lendemain. »

« Très bien », dit Andrea.

"D'accord?"

« Très bien. » Elle se retourna. « Je lui parlerai ce soir. »

Ce soir-là, Marcus rentra et trouva Andrea calme, ce qui était, d'une certaine manière, plus inquiétant que si elle avait été visiblement en colère. Elle avait préparé le dîner. Elle attendit qu'il ait fini de manger avant de parler.

« J'y ai réfléchi », dit-elle. « J'en ai parlé à Donna. Et j'ai déterminé de quoi il s'agit. »

Marcus posa sa fourchette. « D'accord. »

« Je tiens à ce que vous compreniez que j'ai réfléchi sérieusement à cela. Ce n'est pas par méchanceté. C'est pragmatique. »

« D'accord », répéta-t-il, plus prudemment. « Que voulez-vous ? »

« Tous les matins avant que tu ailles travailler », dit-elle, « je vais te mettre une couche. »

Un silence s'installa, un silence qui possède sa propre force.

« Je vais marquer les enregistrements avant ton départ », poursuivit-elle, « et à ton retour, je les vérifierai. Si les marques sont brisées, c'est fini. Pas de discussion, pas de seconde chance. C'est terminé. Je m'en vais. »

Marcus la regardait comme si elle s'était mise à parler une autre langue.

« Andrea », dit-il.

« Tu as dit quoi que je décide. »

Réinitialisation de Marcus

« Je voulais dire, je ne sais pas, une consultation, ou vérifier ton téléphone, ou... »

« Ces solutions n'ont pas fonctionné », a-t-elle déclaré. « Sur le plan structurel. Malgré toute la bonne volonté et les bonnes intentions, cela n'a pas suffi. Nous essayons donc autre chose. »

« Je suis un homme adulte », dit-il, et sa voix avait pris un ton légèrement étrange.

« Tu l'es », acquiesça-t-elle. « Et voici ma condition. Si tu veux rester marié, voilà à quoi ça ressemble : tu porteras des couches au travail. »

Il la fixait du regard. Elle pouvait le voir passer en revue les réponses, les objections, le calcul particulier d'un homme qui sait qu'il n'a aucun argument valable, mais qui en cherche un malgré tout.

« Pour combien de temps ? » finit-il par demander.

« Jusqu'à ce que je sois satisfaite », a-t-elle dit. « Ce qui signifie que je saurai quand. »

Un autre long silence.

« Quel genre ? » commença-t-il, puis il s'arrêta.

« J'en ai trouvé de très convenables en ligne », a-t-elle déclaré. « Elles devraient arriver jeudi. »

Son expression à ce moment-là était une expression dont elle se souviendrait longtemps.

« Jeudi », dit-il.

« Jeudi », dit-elle. « Le dîner va refroidir. »

Réinitialisation de Marcus

Chapitre trois : Jour un

Le colis est arrivé jeudi matin, alors que Marcus était sous la douche, ce qui, selon Andrea, tombait à pic. Il était plus gros qu'elle ne l'avait imaginé : une simple boîte en carton brun avec une adresse de retour discrète. Elle l'a rentré, l'a posé sur la table de la cuisine et l'a ouvert avec des ciseaux.

Il y avait deux paquets. Après mûre réflexion, elle avait commandé les deux, lisant deux fois les descriptions sur le site web, une tasse de thé refroidissant à côté d'elle. Le premier paquet contenait ce que le site appelait une couche-culotte de jour, taille haute, fermée par deux bandes adhésives refermables de chaque côté, conçue, avait-elle lu, pour une utilisation toute la journée. Le second paquet, c'était celui qui l'avait fait hésiter, non pas parce qu'elle doutait de son choix, mais parce que tenir le produit entre ses mains était différent de le regarder sur un écran.

Elles étaient blanches, avec une ceinture bleu pâle et douce, et sur le devant, imprimés en jaune et vert pastel, de petits animaux de dessin animé : des canards, des étoiles, un ours souriant. Elles étaient conçues pour les adultes, mais paraissaient, sans aucun doute, tout autres. Elle en tint une un instant à la lumière de la cuisine, puis la plia soigneusement sur la table.

Elle entendit la douche s'arrêter. Elle mit la bouilloire en marche.

Marcus descendit les escaliers en chemise et pantalon de travail, les cheveux encore humides, et s'arrêta sur le seuil de la cuisine en voyant la boîte ouverte et la couche sur la table.

« Bonjour », dit Andrea d'un ton aimable.

Il regarda la table, puis elle, puis de nouveau la table. Il avait pris une couleur particulière qu'elle ne lui avait jamais vue auparavant.

Réinitialisation de Marcus

« Andrea », dit-il.

« Nous avons dit jeudi », dit-elle. « Asseyez-vous et prenez des toasts, et nous nous occuperons de tout avant votre départ. »

Il s'assit. Il mangea environ une tranche et demie de pain grillé dans un silence si pesant qu'il était presque audible. Andrea but son thé et lut quelque chose sur son téléphone, sans rien laisser paraître, du moins elle essaya. Elle y avait réfléchi, à la façon d'aborder cette première matinée. La tentation était d'en faire toute une histoire, de laisser planer le poids de la situation, mais cela lui semblait une punition gratuite, et ce n'était pas le but. Il s'agissait de régler un problème.

Lorsqu'il repoussa son assiette, elle dit : « Allez, viens », et elle ramassa la couche sur la table, et il la suivit à l'étage avec l'énergie d'un homme marchant vers quelque chose qu'il ne pouvait nommer.

Dans la chambre, elle a rabattu la couette et a dit : « Enlève ton pantalon. »

Il se tenait là, les mains le long du corps. « Andrea. »

« Marcus », dit-elle sur le même ton.

Un long moment s'écoula. Puis il déboutonna son pantalon, l'enleva et resta là, en chemise et en caleçon, le regard perdu au loin, avec une expression si crue qu'elle dut détourner brièvement les yeux.

« Et ceux-là », dit-elle en désignant les boxeurs d'un signe de tête.

« C'est... » commença-t-il avant de s'interrompre.

« Je sais », dit-elle. « Et je vous pose quand même la question.

»

Il regarda le plafond. Puis il glissa ses pouces dans l'élastique et les abaissa. Elle le fit s'allonger sur le lit, puis elle déplia la couche. Il émit un son en voyant de près le dessin, une petite expiration saccadée qui n'était pas vraiment un mot.

« Des canetons ? » dit-il.

« Et des étoiles », dit-elle.

« Andrea... »

« Regarde en haut », dit-elle. « Faisons ça au plus vite. »

Elle n'était pas méchante. Elle y avait réfléchi aussi, à la manière de procéder sans cruauté, car la cruauté n'était pas le but. Elle était pragmatique et efficace, et lorsque les bandes furent bien fixées après deux essais, elle les aplatit avec la paume de sa main et recula pour observer.

Il était allongé sur le lit, en chemise de travail et couche, le regard fixé au plafond, l'air indéfinissable. De l'humiliation, assurément. Elle s'y attendait. Mais en dessous, ou à côté, ou en filigrane, il y avait autre chose, quelque chose d'indéfinissable. Presque du soulagement. Ce qui était absurde, et elle mit cette intuition de côté.

« Asseyez-vous », dit-elle.

Il se redressa lentement, baissa les yeux sur lui-même et ne dit rien.

Elle prit le marqueur noir Sharpie sur la table de chevet où elle l'avait posé la veille. « Je vais marquer les bandes maintenant », dit-elle. « Tu sais ce que ça veut dire. »

« Oui, je sais », dit-il doucement.

Elle traça un trait court et ferme sur chacune des quatre bandes adhésives, à l'endroit où elles rejoignaient la couche, un trait net et précis, une petite marque qui disparaîtrait au fur et à mesure qu'on la repositionnerait. Elle remit le capuchon sur le Sharpie.

« Si ces choses sont cassées à votre retour à la maison, dit-elle, nous n'aurons plus rien à discuter. Vous comprenez ? »

« Oui », dit-il doucement.

« Bien. » Elle lui tendit son pantalon. « Vous devriez partir dans une vingtaine de minutes. Voulez-vous encore du café ? »

Réinitialisation de Marcus

Il la fixa du regard. « Encore du café », répéta-t-il.

« Tu as le temps », dit-elle.

Il enfila son pantalon par-dessus la couche, et la ceinture remonta haut sur sa hanche sous sa chemise. Lorsqu'il bougea, un léger bruit se fit entendre, à peine perceptible, mais bien présent. Il resta debout dans la chambre, contemplant son reflet dans le miroir de l'armoire. Elle l'observa, absorbé par cette image : l'apparence ordinaire d'un homme d'affaires et la réalité intime qui se cachait derrière. Sa mâchoire se crispa.

« Personne ne le saura », dit-elle. Non pas pour rassurer, réalisa-t-elle, mais comme un constat.

« Je le saurai », dit-il.

« Oui », acquiesça-t-elle. « Vous le ferez. »

Et c'est bien là le problème ! pensa Andrea.

Il descendit. Elle l'entendit verser le café. Elle l'entendit prendre son sac et ses clés, et elle perçut cette pause particulière à la porte qu'elle commençait à reconnaître, cette hésitation avant que quelque chose ne devienne réel.

« Je serai à la maison à six heures », a-t-il annoncé.

« Je serai là », dit-elle.

La porte se ferma.

Assise au bord du lit, elle contempla la boîte ouverte posée au sol et le marqueur Sharpie sur la table de chevet. Elle repensa à l'expression de son visage, allongé là, à cette chose indéfinissable sous l'humiliation. Elle s'attendait à éprouver de la satisfaction, un apaisement, ou peut-être une forme de réconfort, aussi minime et concret soit-il.

Ce qu'elle ressentait réellement était plus complexe. Une légère gêne l'envahissait, une sensation inexplicable, ni de la culpabilité à proprement parler, ni du doute, mais plutôt comme si elle avait ouvert une porte sans savoir exactement ce qui se cachait

Réinitialisation de Marcus

derrière. Elle descendit, fit la vaisselle du petit-déjeuner et n'y repensa plus. Du moins, elle essaya.

À six heures dix ce soir-là, elle a entendu sa clé dans la serrure.

Chapitre quatre : Semaines de conformité

Le premier soir où elle l'a examiné, elle ne savait pas vraiment à quoi s'attendre.

Il franchit la porte à six heures et se tint dans le couloir, elle sortit de la cuisine, ils se regardèrent, et l'instant avait une qualité particulière, presque formelle, comme quelque chose qui avait été convenu à l'avance et qui se déroulait maintenant pour la première fois.

« À l'étage », dit-elle, sans méchanceté.

Il la suivit et s'assit sur le bord du lit quand elle le lui fit signe. Elle déboutonna son pantalon et il regarda le mur pendant qu'elle vérifiait les bandes. Les traits au marqueur étaient intacts, tous les quatre, nets et continus. Elle sentit quelque chose se relâcher doucement dans sa poitrine, une tension qu'elle n'avait pas réalisée être si forte.

« Bien », dit-elle, et elle le pensait sincèrement.

Elle a ouvert les attaches, replié la couche et s'est immédiatement rendu compte qu'elle était mouillée. Elle s'en doutait, bien sûr, qu'un homme ne pouvait pas facilement rester dix heures sans aller aux toilettes, et elle n'avait pas imaginé qu'il se retiendrait toute la journée. Mais elle avait supposé que la quantité serait minime et qu'il garderait le reste pour les toilettes en rentrant à la maison.

Cependant, il ne s'agissait pas d'une petite somme.

Elle regarda la couche qu'elle tenait dans ses mains, puis Marcus, qui examinait le tapis avec une grande attention.

« Marcus », dit-elle.

"Quoi?"

« C'est assez humide. »

« Je sais », dit-il.

« Vous n'avez pas utilisé les installations au travail ? »

Un silence. « J'ai essayé », dit-il. « Mais ça devient... », il s'arrêta.

« Devient quoi ? »

« Compiqué », dit-il. « Avec une couche. Toute la logistique. C'est plus simple de... » Il s'arrêta de nouveau.

Elle regarda la couche, puis la jeta, se lava les mains et revint le trouver toujours assis au bord du lit, le pantalon autour des chevilles, l'air de souhaiter ardemment que la conversation prenne fin.

Elle n'a plus rien dit à ce sujet ce soir-là.

Mais cela continuait. Chaque soir, le même rituel : le couloir, les escaliers, le bord du lit. Et chaque soir, la couche était mouillée, pas juste humide, pas une concession symbolique à la situation, mais complètement, vraiment trempée, comme s'il avait tout simplement cessé de négocier avec elle vers le milieu de la matinée et avait laissé la journée suivre son cours.

À la fin de la deuxième semaine, elle avait cessé d'être surprise par cela et avait commencé à s'interroger à ce sujet, ce qui était différent.

Elle acheta un petit matelas à langer à poser sur le lit, pratique et imperméable, et commença à ranger les couches dans l'armoire plutôt que dans la boîte sous le lit, tout simplement parce que c'était plus pratique. Ce n'étaient que des décisions d'organisation, se dit-elle. Logiques.

Il n'a jamais fait de commentaire sur le matelas à langer. Il n'a jamais fait de commentaire sur l'armoire. Il s'allongeait simplement lorsqu'elle lui faisait signe et regardait le plafond pendant qu'elle

Réinitialisation de Marcus

travaillait, puis se relevait, s'habillait, et ils descendaient dîner comme deux personnes mariées ordinaires.

Sauf que ce n'était pas un mariage ordinaire, et ils le savaient tous les deux. Ce à quoi elle ne s'attendait pas, c'était à la façon dont les soirées allaient changer.

Il y avait en lui une sérénité qu'elle ne lui connaissait pas, non pas de la tristesse à proprement parler, mais un apaisement, comme si quelque chose qui le hantait d'ordinaire s'était éteint. Il était rentré à l'heure. Il avait participé au dîner d'une manière inhabituelle, s'intéressant à sa journée et écoutant sa réponse au lieu d'attendre son tour pour parler. Elle se surprit à attendre avec impatience six heures, d'une façon difficile à expliquer.

Leur relation physique, qui n'était pas tout à fait rompue mais certainement distante depuis la découverte, reprit timidement, puis avec plus d'assurance. Elle n'y prêta pas trop attention. L'important était que cela se produise. Ils faisaient l'amour trois ou quatre fois par semaine au lieu d'une seule... peut-être.

Elle n'a rien mentionné de tout cela à Donna, ou pas encore.

C'est au cours de la quatrième semaine qu'elle a eu son premier retour de couche très mouillée le soir. Elle a ouvert les attaches, et la couche était si lourde qu'elle avait besoin de ses deux mains, et elle l'a regardée un instant avant de l'enrouler, et elle a dit, prudemment : « Marcus, tout s'est bien passé aujourd'hui ? »

Il tourna la tête pour la regarder. « Que veux-tu dire ? »

« Je veux dire, est-ce que tu allais bien ? Avec toi-même ? C'est... », dit-elle en jetant un coup d'œil au sac poubelle, « plus que d'habitude. »

Il leva de nouveau les yeux au plafond. « La réunion a été longue », dit-il. « On a bu beaucoup de café. Je ne pouvais pas m'en passer comme tout le monde. »

« Non », dit-elle. « Je suppose que non. »

Réinitialisation de Marcus

Elle n'ajouta rien. Mais elle y repensa plus tard, dans la cuisine, après le dîner, tandis qu'il était dans l'autre pièce. Elle repensa à la façon détachée dont il l'avait dit, sans gêne particulière, se contentant de rapporter un fait. Comme si la couche était une solution pratique plutôt qu'une humiliation. Comme si, au cours des quatre dernières semaines, elle avait discrètement changé de perspective à ses yeux.

Elle se tenait à la fenêtre de la cuisine, regardait le jardin sombre et repensait à l'expression de son visage ce tout premier matin, cette chose qu'elle ne pouvait nommer sous le poids de l'humiliation.

Elle commençait, lentement, à penser qu'elle pourrait peut-être le nommer maintenant. Elle n'était pas encore prête à le dire à voix haute.

Chapitre cinq : Le lit mouillé

C'était un mercredi matin, cinq semaines après le début du traitement, lorsqu'Andrea se réveilla à six heures et demie avec une sensation d'humidité froide et indéniable à ses côtés.

Elle resta immobile un instant, sans bien comprendre ce qu'elle ressentait, puis elle comprit, se redressa, repoussa la couette et regarda le drap. Une large tache, déjà froide, s'étendait du côté de Marcus vers le milieu du lit. Elle la contempla longuement, puis elle regarda Marcus.

Il dormait.

C'était peut-être le plus étrange. Il dormait tout simplement, respirant lentement et régulièrement, un bras croisé sur la poitrine, légèrement tourné vers elle, profondément et paisiblement endormi dans un lit mouillé, comme si cela n'avait rien d'extraordinaire.

« Marcus », dit-elle.

Rien.

« Marcus. » Elle posa la main sur son épaule, et il remua lentement, ouvrit les yeux et la regarda avec la bienveillance diffuse d'un homme encore absorbé par ses pensées.

« Quelle heure est-il ? » demanda-t-il.

« Regarde la feuille », dit-elle.

Il cligna des yeux. Il regarda. Elle observa la séquence se dérouler sur son visage : d'abord la confusion, puis la reconnaissance, et enfin ce qu'elle avait attendu comme de l'horreur, mais qui se manifesta plutôt comme une sorte de consternation sourde et aplatie, comme s'il avait ouvert une lettre contenant de mauvaises nouvelles qu'il pressentait depuis un certain temps.

« Oh, merde ! » s'exclama-t-il.

« Oh, merde, d'accord ! » répéta-t-elle en le regardant.

Réinitialisation de Marcus

Il se redressa lentement, regarda le drap et se frotta la nuque.

« Non, je n'étais pas au courant », dit-il.

« Tu as dormi pendant tout ce temps », dit-elle.

"Oui."

« Complètement terminé. »

« Je suis désolé », dit-il, et il avait l'air désolé, mais elle remarqua qu'il n'était pas, comme elle l'aurait imaginé, anéanti. Il n'était pas rongé par la honte. Il était assis au bord d'un lit mouillé, à six heures et demie du matin, l'air désolé, fatigué et légèrement résigné, et c'était tout.

Elle se leva et retira le drap sans en faire toute une histoire, et il se leva, et elle put voir la tache humide sur son pantalon de pyjama, et elle dit simplement : « Va prendre une douche. »

« Andrea, je suis désolé », répéta-t-il.

« Je sais », dit-elle. « Continuez. »

Elle mit le drap à laver et refit le lit avec des draps propres, repensant à l'expression de son visage lorsqu'il avait compris ce qui s'était passé. L'absence d'horreur. La tonalité feutrée et calme de sa réaction. Elle s'attendait à la mortification, à un homme horrifié par lui-même, se perdant en excuses. Au lieu de cela, elle avait vu cela, plutôt la confirmation d'une chose qu'il pressentait.

Elle ne savait pas quoi en faire.

Elle se dit que c'était un accident. Un incident, un mercredi matin, et l'homme était stressé, et le stress pouvait perturber l'organisme. Elle avait lu ça quelque part. Elle changea les draps, n'en parla plus et la semaine reprit son cours.

Puis c'est arrivé de nouveau.

Huit jours plus tard, un jeudi, elle se réveilla plus tôt, vers cinq heures, et Marcus ne dormait pas. Il était allongé immobile sur son côté du lit, et lorsqu'elle alluma la lumière, elle vit qu'il était éveillé depuis un certain temps.

Réinitialisation de Marcus

« Depuis combien de temps es-tu réveillée ? » demanda-t-elle.

« Environ vingt minutes », dit-il.

« Tu ne m'as pas réveillé. »

"Non."

Elle le regarda. « Pourquoi pas ? »

Il resta silencieux un instant. « Je réfléchissais », dit-il.

"À propos de quoi?"

Il ne répondit pas tout de suite. Elle attendit, assise à la lueur de la lampe, le drap froid à côté d'elle, tandis que lui, allongé sur le dos, fixait le plafond.

« Je ne sais pas comment l'expliquer », a-t-il finalement dit.

« Essayez », dit-elle.

Il resta silencieux un si long moment qu'elle crut qu'il n'allait pas parler, puis il dit : « Quand je me suis réveillé, je me suis dit : "D'accord." Et puis je suis resté allongé là. » Il marqua une pause. « Ce n'est pas une explication. Je le sais. »

« Non », a-t-elle acquiescé. « Ce n'est pas le cas. »

Elle défaisa de nouveau le lit. Il l'aida cette fois, en silence, tous deux travaillant à la lueur du lampadaire matinal, et elle repensa au mot qu'il avait employé. « D'accord. » Comme s'il s'était réveillé dans un lit mouillé et qu'il l'avait simplement accepté, sans un mot.

Cela la troublait davantage que des larmes ou de la honte. Elle aurait pu gérer la honte. Elle savait comment y réagir. Cette sensation était plus sourde et plus étrange, et elle n'arrivait pas encore à la définir.

Le troisième lit humide est apparu quatre jours après le deuxième. Le quatrième, trois jours plus tard.

Au bout de trois semaines après le premier incident, elle se réveillait presque tous les matins avec le matelas du côté de Marcus humide, voire pire, et elle avait installé un protège-matelas

Réinitialisation de Marcus

impermeable sans en parler, simplement un après-midi pendant qu'il était au travail ; il l'avait vu le soir même et n'avait rien dit.

Il était toujours réveillé avant elle maintenant, quand cela se produisait, ou peut-être dormait-il profondément et se réveillait-il ensuite. Elle n'arrivait pas à le savoir. Quoi qu'il en soit, elle se réveillait et le trouvait allongé, immobile et silencieux, de son côté du lit, avec cette immobilité attentive et particulière de quelqu'un qui attend.

Elle se mit à penser à sa mère.

Elle avait hésité à appeler Sylvia à plusieurs reprises avant de se décider. La mère de Marcus était chaleureuse et directe, et avait toujours été bienveillante envers elle. Leurs appels hebdomadaires s'étaient poursuivis malgré tout, Andrea veillant à ce qu'ils restent ancrés dans le quotidien. Mais depuis des jours, elle se demandait ce que Sylvia pouvait savoir, ce que l'histoire de Marcus, enfant puis jeune homme, pouvait receler. Un mardi, elle prit simplement le téléphone et laissa la conversation dériver naturellement vers ce sujet. Elle évoqua l'énurésie sans en faire toute une histoire, l'abordant comme une simple préoccupation, et attendit.

Du côté de Sylvia, le silence se fit.

« Pas un silence surpris », remarqua Andrea. « Pas un silence choqué. Un silence d'une toute autre nature, celui de quelqu'un qui hésite sur ce qu'il va dire. »

« Il a fait pipi au lit jusqu'à ses dix-neuf ans », finit par dire Sylvia. « Sans protection, juste sur les draps. Je ne voulais pas lui mettre de couches. On a tout essayé. » Un silence. « Je pensais qu'il finirait par arrêter. Ça arrive parfois, plus tard que prévu. Je ne me suis pas posé de questions. »

Andrea resta immobile dans sa cuisine. « Dix-neuf », dit-elle.

« Presque toutes les nuits pendant des années », dit Sylvia avec précaution. « Moins en vieillissant. Mais oui. »

Réinitialisation de Marcus

Il y eut un long moment entre elles au téléphone, deux femmes dans des maisons différentes comprenant quelque chose simultanément.

« Merci », dit Andrea. « J'étais juste inquiète, tu sais comment tu es. »

« Bien sûr », répondit Sylvia, sur le ton de quelqu'un qui comprenait que cette conversation avait une importance bien plus grande que ce qu'ils laissaient paraître.

Après avoir raccroché, Andrea resta longtemps assise dans la cuisine. Elle repensa à Marcus à dix-neuf ans, se réveillant dans un lit mouillé sans rien dire à personne. Elle repensa à son visage ce premier mercredi matin, à cette expression abattue, résignée, si juste.

Cela ne la surprendrait pas, réalisa-t-elle. Il n'avait pas été surpris non plus. Au fond de lui, il attendait cela depuis bien plus longtemps qu'elle ne le connaissait. Peut-être avait-il toujours craint de retomber dans l'énurésie. Faire encore pipi au lit à dix-neuf ans signifiait qu'il y avait une véritable raison, et pas seulement un retard de développement. Mais quelle était cette raison ?

Chapitre six : L'appel de Sylvia

Elle n'a rien dit à Marcus pendant quatre jours après avoir parlé à Sylvia.

C'était délibéré. Elle avait besoin de temps pour organiser ses connaissances et les aborder progressivement, car elle avait appris qu'en s'attaquant directement à Marcus, faits et observations présentés comme des preuves, elle le fermait comme une porte. Il avait besoin d'espace face aux sujets difficiles. Elle l'avait toujours su, mais ce n'est que récemment qu'elle comprenait à quel point cette habitude était ancrée et ce qu'elle protégeait.

Alors elle a attendu. Elle le regardait partir le matin et rentrer le soir, elle vérifiait ses couches et les traits de feutre, le changeait, préparait le dîner et ne disait rien des nuits mouillées ni des appels téléphoniques à sa mère. Elle l'observait comme on observe quelque chose qu'on commence à comprendre différemment.

Il était nettement plus calme qu'il ne l'avait été depuis des années. C'était le fait central auquel elle revenait sans cesse. L'homme qui, d'habitude, était agité, distrait et toujours un peu ailleurs, rentrait à la maison, pleinement présent, dormait, même avec son lit mouillé, dans un calme qu'elle ne lui connaissait pas. Il y avait en lui quelque chose de presque serein. Elle ne pouvait l'expliquer, et pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de le remarquer. Et, ironiquement, leur vie sexuelle était la meilleure depuis des années. Ils faisaient l'amour presque tous les soirs, et c'était pour elle le signe, plus fort encore que les couches, qu'il ne la trompait pas. Il réservait son désir sexuel à elle... et à elle seule.

Le cinquième jour, après le dîner, elle s'assit avec lui et dit : « J'y ai réfléchi. »

Il leva les yeux de son livre.

Réinitialisation de Marcus

« Tu te débrouilles bien, dit-elle. Avec cet arrangement, les enregistrements n'ont jamais été interrompus. Tu rentres à l'heure. » Elle marqua une pause. « Je crois qu'on avance. »

Il hocha lentement la tête. Il la regardait avec une attention soutenue.

« Je me disais, dit-elle, que nous pourrions peut-être parler d'arrêter les couches de jour. Pas immédiatement, mais bientôt. Comme prochaine étape. »

Elle s'attendait à être soulagée. Elle s'était préparée à l'expression si particulière d'un homme à qui l'on annonce que le pire est presque passé : le mouvement vers l'avant, le regard qui se détend. Au lieu de cela, Marcus la fixa un instant, puis baissa les yeux vers la table.

Le silence se prolongea suffisamment pour devenir significatif.

« Marcus ? » demanda-t-elle.

« Bien », dit-il. À table.

« Ce n'est pas une réponse. »

Il resta silencieux un long moment. Puis, il dit : « Je ne suis pas sûr de vouloir le faire. »

Elle se recula légèrement. « Tu n'es pas sûre de vouloir t'arrêter ? »

"Non."

Elle le regarda attentivement. « Pouvez-vous me dire pourquoi ? »

Il retourna sa tasse sur la table. Il avait l'air d'un homme cherchant en lui quelque chose d'indéfinissable. « C'est devenu... », commença-t-il, « c'est comme... », une autre pause, « je ne sais pas comment le dire sans que ça paraisse bizarre. »

« Dis-le quand même. »

Réinitialisation de Marcus

Il leva brièvement les yeux vers elle, puis les baissa. « Ça me paraît normal maintenant », dit-il. « C'est naturel. Quand je les mets le matin, c'est comme si tout s'apaisait. La journée est plus facile. » Il secoua légèrement la tête, sans pour autant rejeter l'idée, mais semblant la trouver insuffisante. « Je n'ai pas d'autre explication. Je n'ai tout simplement plus à gérer cette partie de la journée. »

Andrea ne dit rien, laissant la situation en suspens.

« Je sais que ce n'est pas ce que vous attendiez de moi », a-t-il déclaré.

« Non », a-t-elle acquiescé. « Ce n'est pas le cas. »

Elle repensa au silence de Sylvia au téléphone. Elle repensa aux lits mouillés et au mot « d'accord ». Elle repensa à l'expression de son visage ce tout premier matin dans la chambre, cette expression qui l'avait sans cesse marquée et qu'elle avait, lentement, au fil des semaines, commencé à nommer. Ce n'était pas de l'horreur sous l'humiliation. Ce n'était pas la honte accablante d'un homme digne réduit à néant. C'était, croyait-elle maintenant, quelque chose qui ressemblait davantage à une reconnaissance. Comme si une partie de lui avait vu la couche sur le lit et l'avait reconnue, comme on reconnaît l'odeur de la maison de son enfance. Elle ne l'avait dit à personne, pas même à Donna. Elle n'était pas sûre d'être prête à le dire à Marcus. Mais elle commençait à comprendre que ce n'était pas, et que cela n'avait peut-être jamais été, un simple moyen de dissuasion.

« Très bien », dit-elle.

Il leva les yeux. « Ça va ? »

« On va laisser les choses comme elles sont pour l'instant », dit-elle. « Pas de changement. » Puis elle sourit. « Enfin... il faudra toujours changer les couches ! »

Il soutint son regard un instant, et une expression, calme et simple, traversa son visage, qu'elle reconnut à présent. Elle l'avait

Réinitialisation de Marcus

vue sur le matelas à langer. Elle l'avait vue le mercredi matin, sous la lampe allumée, avec le drap froid et sa voix qui disait « ça va ». C'était le regard d'un homme qui avait porté quelque chose pendant très longtemps, malmené, et qui, récemment, sans vraiment le vouloir, l'avait déposé.

« Merci », dit-il.

Elle hocha la tête, prit sa tasse de thé, et elles s'assirent tranquillement ensemble dans la cuisine. Elle pensa à rappeler Sylvia, à tout ce que Sylvia n'avait pas dit lors de cet appel téléphonique prudent, et elle pensa au reste de la conversation qu'elle devait avoir avec Marcus, celle à propos des pantalons mouillés dans son enfance et de ce que les années à gérer ce problème lui avaient coûté. Elle pensa à la façon dont tout cela allait les mener.

Elle n'avait pas encore de réponses. Mais les questions qu'elle posait maintenant étaient différentes de celles qu'elle posait un mois auparavant, et c'était déjà ça.

Dehors, il avait commencé à pleuvoir, une pluie fine et régulière contre la fenêtre de la cuisine.

« Voulez-vous encore du thé ? » demanda-t-elle.

« S'il vous plaît », dit-il.

Elle se leva et remplit la bouilloire, et ils ne dirent plus rien, ce qui, étrangement, semblait plus que suffisant.

Chapitre sept : L'offre et le refus

La conversation qu'elle attendait depuis si longtemps a finalement eu lieu un dimanche soir de la septième semaine.

La journée avait été calme, de celles qui accumulent de petits détails du quotidien sans qu'aucun ne prenne une forme particulière. Après le dîner, Marcus était resté inhabituellement immobile, assis dans le fauteuil près de la fenêtre, un livre ouvert sur les genoux dont elle était presque certaine qu'il n'avait pas lu un mot depuis une heure. Elle l'observait du coin de l'œil, de cette manière distraite qu'elle avait prise ces dernières semaines, sans le fixer, sans l'importuner, simplement consciente de sa présence.

Finalement, elle posa son propre livre et demanda : « Où es-tu ? »

Il leva les yeux. « Désolé. »

« Tu étais ailleurs toute la journée. »

Il referma le livre, le posa sur l'accoudoir du fauteuil et contempla ses mains un instant. « J'ai réfléchi à ce que vous avez dit. À propos de l'arrêt des couches de jour. »

« J'ai dit que nous ne le ferions pas », a-t-elle déclaré. « Pas encore. »

« Je sais. » Il marqua une pause. « J'ai réfléchi aux raisons de ma réaction. »

Elle attendit.

« J'ai cherché à trouver la version authentique », a-t-il déclaré. « Pas la version qui paraît moins étrange. »

« Je préfère l'honnête », a-t-elle dit.

Il hocha la tête. Il resta silencieux si longtemps qu'elle pensa qu'il allait se retirer à nouveau, replier le tout et le ranger, puis il dit : « Je faisais pipi au lit à l'école jusqu'à l'âge de treize ans environ. »

Elle garda son visage impassible. « Dis-moi. »

Réinitialisation de Marcus

« Pas tous les jours », dit-il. « Mais régulièrement. Assez souvent pour avoir mis en place un système. Je savais quels professeurs me laisseraient sortir sans que cela ne dégénère et lesquels ne le feraient pas. Je savais combien de temps je pouvais attendre et combien de temps je ne pouvais pas. » Il marqua une pause. « J'étais devenu assez doué pour gérer ça. C'est comme ça que je le gérais. Une gestion constante, discrète, de quelque chose qui était toujours présent. »

« Et la nuit aussi, n'est-ce pas ? » dit-elle.

Il la regarda. « Maman te l'a dit ? »

« En partie, oui. »

Il a encaissé cela sans manifester de ressentiment apparent. « Jusqu'à mes dix-neuf ans », dit-il. « Presque toutes les nuits pendant des années, puis moins souvent, et puis j'ai cru que c'était fini. Je pensais que j'avais enfin », il expira lentement, « grandi. C'est ce qu'on se dit. »

« Mais tu ne l'avais pas fait », dit-elle.

« J'y étais arrivé », dit-il. « Il y a une différence. J'avais pris des habitudes, des routines : aller aux toilettes à heures fixes, éviter certaines choses le soir, et ne jamais trop dormir autant que possible. » Il a arrêté. « Quand on m'a remis des couches, j'ai arrêté tout ça. Il n'y avait plus aucune raison de continuer. »

Elle l'a compris soudainement et complètement. « Et une fois que tu as arrêté », a-t-elle dit.

« Les habitudes ont disparu tout simplement », a-t-il dit. « Assez rapidement. Et puis j'ai réalisé qu'elles avaient maintenu beaucoup de choses en place. »

Elle le regarda de l'autre côté de la pièce, cet homme qui avait passé la plus grande partie de sa vie à gérer discrètement et avec compétence quelque chose dont il ne lui avait jamais parlé, qu'il n'avait jamais confié à personne d'autre à sa connaissance, qu'il

Réinitialisation de Marcus

avait simplement porté seul, en construisant des systèmes autour et en continuant ainsi.

« Depuis combien de temps le sais-tu ? » demanda-t-elle. « Qu'il était toujours là, en dessous. »

« Je crois que je l'ai toujours su », a-t-il dit. « Je ne me permettais simplement pas de le regarder en face. »

« Et maintenant ? »

Il croisa son regard. « Maintenant, je ne suis pas sûr de vouloir reprendre la gestion », dit-il. « Honnêtement, je ne suis même pas sûr d'en être capable. Et je ne suis pas sûr », il marqua une pause, pesant ses mots, « je ne suis pas sûr d'en avoir envie. C'était terriblement difficile la première fois, et je ne veux pas revivre cette phase d'essais et d'erreurs. »

La chambre était très calme.

« Il y en a d'autres », dit-elle. Ce n'était pas une question.

Il baissa de nouveau les yeux sur ses mains. « Les porter », dit-il lentement. « Ce n'est pas seulement pratique. Ça ne l'est plus depuis un certain temps. » Il s'arrêta. « Quand vous me changez, c'est... » Il s'arrêta de nouveau.

« Prenez votre temps », dit-elle.

« Je ne me suis jamais senti aussi en sécurité », dit-il doucement. « Depuis aussi longtemps que je m'en souviens. C'est la vérité. »

Elle resta un instant à méditer sur cette pensée. Dehors, une voiture passa lentement sur la chaussée mouillée.

« Les couches à motifs pour bébé », dit-elle. « Vous avez demandé à les garder. »

« Oui, je me souviens. »

« Ce n'était pas une question de motif. »

« Non », dit-il. « Ce n'était pas le cas. »

Réinitialisation de Marcus

Elle hocha lentement la tête. Elle repensa à l'ours en peluche dont sa mère avait parlé une fois, en passant, des années auparavant, que Marcus avait gardé bien plus longtemps que la plupart des garçons, et à la façon dont elle avait classé l'information sans y attacher la moindre importance. Elle songea à quel point elle l'avait peu connu, en réalité, malgré toutes ces années.

« J'ai besoin de vous poser une question », dit-elle. « Et je tiens à ce que vous sachiez qu'il n'y a pas de mauvaise réponse. »

Il la regarda.

« Quand on regarde tout ça, » dit-elle, « les couches, le change, la sensation, l'effet que ça a sur vous, quand on regarde tout ça honnêtement, qu'est-ce que vous en pensez ? »

Un long silence. Le plus long de la soirée.

« Je crois, » dit-il d'une voix prudente et basse, « qu'il y a une partie de moi qui n'a jamais vraiment... qui n'a pas... » Il s'interrompt puis reprit : « Je crois qu'une partie de moi a toujours été très petite, » dit-il. « Et n'a jamais eu d'endroit où l'être. » Elle soutint son regard. « Jusqu'à maintenant, » dit-il.

Elle se leva du canapé, traversa la pièce et s'assit sur l'accoudoir de son fauteuil. Il s'appuya contre elle, la tête posée sur son épaule, et elle passa son bras autour de lui. Ils restèrent ainsi longtemps, tandis que la pluie tombait et repartait contre la fenêtre.

Elle pensait à beaucoup de choses, et elle se laissait aller à les penser sans se précipiter vers des conclusions.

Au bout d'un moment, elle dit doucement : « Tu as raison, tu sais. Quoi que ce soit. Tu es un homme bien, et j'ai confiance en toi. »

Il ne répondit pas, mais elle sentit la tension restante se dissiper lentement, comme si l'on déposait délicatement quelque chose.

« On va trouver une solution », a-t-elle dit.

Et elle le pensait vraiment.

Réinitialisation de Marcus

Chapitre huit : L'admission

Le dernier épisode de cette nuit humide s'est produit un vendredi soir, et c'est, comme Andrea le penserait plus tard, celui qui a tout réglé.

Elle se réveilla à trois heures du matin et constata que le drap était complètement trempé, du côté de Marcus jusqu'au milieu du lit. Ce n'était pas la légère humidité des matins précédents, mais quelque chose de beaucoup plus important. Elle alluma la lumière, le regarda un instant, puis regarda Marcus qui, comme d'habitude, était déjà réveillé et allongé immobile.

Mais cette fois, il n'attendait pas simplement. Son visage, éclairé par la lampe, était différent. Elle le vit immédiatement : cette lueur particulière autour de ses yeux qui signifiait qu'il avait pleuré ou qu'il était sur le point de pleurer.

« Marcus », dit-elle.

Il serra les lèvres et ne dit rien.

« Asseyez-vous », dit-elle doucement.

Il se redressa, et elle vit toute l'étendue des dégâts ; elle posa alors la main sur son bras et dit : « Tout va bien. »

C'est alors qu'il pleura. Pas de façon théâtrale, pas avec de grands halètements, mais doucement et régulièrement, comme quelqu'un qui retient quelque chose depuis longtemps et qui n'a tout simplement plus la force de continuer. Elle passa son bras autour de lui et le laissa faire.

Au bout d'un moment, il dit, toujours avec cette constance prudente d'un homme qui contrôle sa propre voix : « Je suis désolé pour le lit. »

« Le lit ne m'intéresse pas », dit-elle.

« Je sais que vous ne le faites pas », dit-il. « C'est... », il s'arrêta.
« Ça aide. »

Réinitialisation de Marcus

Elle attendit que le silence s'installe entre eux, puis elle dit : « Dis-moi tout. Tout ce que tu n'as pas encore dit. »

Il s'essuya le visage du revers de la main. Assis au bord du lit mouillé, à la lueur de la lampe de trois heures, il lui raconta.

Il lui raconta son enfance, le soulagement de rentrer à la maison avant que le pire n'arrive, et les fois où il n'y était pas parvenu à temps. Il lui décrivit la configuration particulière des couloirs de l'école, la distance qui les séparait des toilettes les plus proches, et comment, dès sa première semaine, il avait mémorisé ce parcours de manière obsessionnelle et inconsciente. Il lui parla du garçon de sa classe qui avait découvert la vérité et des six mois qui suivirent, décrits avec une simplicité et une calme qui firent serrer les dents d'Andrea. Il lui parla du système qu'il avait mis en place durant son adolescence : un horaire strict pour aller aux toilettes, la restriction hydrique le soir, le sommeil léger, ces années de vigilance qui, vues de l'extérieur, ne semblaient rien signifier, car elles étaient entièrement intérieures.

Il lui a dit qu'il n'y avait pas eu un seul jour, pas un seul, depuis qu'il était en âge de comprendre ce qui lui arrivait, où il n'avait pas essayé de le gérer d'une manière ou d'une autre.

« Et quand je me suis arrêté », a-t-il dit.

« Quand je te remettrai des couches », dit-elle.

« Quand tu m'as remis des couches », dit-il sans sourciller, « j'ai arrêté de me débrouiller. J'ai juste arrêté. Je n'ai pas décidé, c'est arrivé comme ça. Comme si on posait quelque chose. » Il regarda le drap. « Et puis les nuits sont revenues. » Il marqua une pause. « Elles n'ont jamais vraiment disparu. J'ai juste appris à me réveiller à l'heure. »

Elle repensa à toutes ces années, à l'infrastructure que cela avait mise en place, à l'effort constant et acharné d'un homme parcourant le monde en dissimulant quelque chose d'aussi

Réinitialisation de Marcus

fondamental et d'aussi constant, et elle ressentit pour lui une fatigue presque physique.

« Je ne peux pas revenir en arrière », dit-il. « Je comprends que cela puisse changer la donne. Mais je ne peux plus gérer ça. Je ne pense pas en être capable, et je ne suis même pas sûr », dit-il en expirant lentement, « même si je le pouvais, je ne suis pas sûr d'en avoir envie. »

« Je sais », dit-elle.

Il la regarda. « Tu sais ? »

« Je le savais depuis un moment », dit-elle. « J'attendais que tu arrives. »

Il resta silencieux un instant. « Où sommes-nous ? »

« Tu me dis la vérité », a-t-elle simplement dit. « Enfin tu me la dis. »

Il la regarda longuement à la lueur du lampadaire.

« Il faut que je te dise quelque chose, » dit-elle, « et il faut que tu l'entendes bien. » Elle se tourna pour le regarder plus directement. « Quand j'ai commencé, les couches, les vérifications, je pensais créer un moyen de dissuasion. Quelque chose d'extérieur pour compenser un manque intérieur. » Elle marqua une pause. « Je ne crois pas que ce soit le cas. Du moins, pas depuis un certain temps. »

« Non », acquiesça-t-il doucement.

« Vous en avez besoin », dit-elle. « Pas comme une punition, ni comme un système. Vous en avez réellement besoin. »

Il regarda ses mains. « Oui, je sais. »

« Nous ne parlons donc plus de dissuasion », a-t-elle déclaré. « Nous parlons d'autre chose. »

« Oui », répéta-t-il.

Elle prit une inspiration. « Je voulais te poser une question à propos des couches. Lesquelles, au juste ? » Elle marqua une pause.

Réinitialisation de Marcus

« Je comptais te passer de couches médicales blanches unies. Je trouvais que les motifs bébé... » Elle chercha ses mots. « C'était une humiliation supplémentaire. J'allais laisser tomber. »

Il leva les yeux vers elle.

« Mais je veux savoir ce que vous voulez vraiment », dit-elle. « Pas ce que vous pensez devoir vouloir. Ce que vous voulez. »

Le silence fut bref cette fois.

« Ceux à motifs bébé », a-t-il dit. « Je veux garder ceux à motifs bébé. »

Elle hocha lentement la tête. Elle le savait, réalisa-t-elle. Elle le savait depuis le matin où il l'avait dit pour la première fois, allongé sur le lit, les yeux levés vers elle, des canetons et des étoiles. Elle savait que ce n'était pas une question de motif.

« Alors c'est ce que nous ferons », a-t-elle dit.

Un mouvement simple et limpide traversa son visage, qu'elle reconnut sans peine. Elle le voyait depuis des semaines. C'était le regard de quelqu'un à qui l'on avait enfin permis d'être simplement lui-même.

Elle se leva et défaisa le lit avec le calme efficace qui était devenu une seconde nature. Il l'aida sans qu'elle le lui demande, et ils refassent le lit ensemble à la lueur de la lampe. Lorsqu'elle alla chercher une couche propre dans l'armoire, il s'allongea sur le matelas à langer sans qu'on le lui dise et regarda le plafond pendant qu'elle s'affairait. La maison était calme, chaude et parfaitement silencieuse. C'était sa première couche de nuit depuis la maternelle.

« Voilà », dit-elle, lorsqu'elle eut terminé.

« Merci », dit-il. Il le dit simplement et sérieusement, sans que cela ne concerne uniquement le changement.

« Dors un peu », dit-elle.

Il s'installa. Elle éteignit la lampe. Dans l'obscurité, elle s'allongea près de lui et écouta sa respiration lente, et elle pensa à

Réinitialisation de Marcus

l'immense distance qui séparait l'homme qu'elle avait épousé et la vérité sur lui, et combien il était étrange qu'il ait fallu tout cela pour la combler.

Elle pensait que ça en valait probablement la peine.

Elle était presque certaine que cela en valait la peine.

Chapitre neuf : L'empreinte de bébé

Le changement s'est opéré progressivement, puis d'un coup, comme c'est souvent le cas pour les choses réelles.

Durant les premières semaines, Andrea avait abordé le changement avec une efficacité pragmatique et directe, à la manière de quelqu'un qui accomplit une tâche nécessaire avec compétence et sans complications. Elle avait été pragmatique car cela lui semblait la meilleure façon de procéder : ni punitive ni indulgente, simplement présente et efficace.

Mais quelque chose avait changé en dessous, discrètement et sans qu'elle s'en aperçoive vraiment, et c'est un mardi soir de la neuvième semaine qu'elle prit conscience que le changement avait été complet.

Elle avait appelé à l'étage en entendant sa clé dans la serrure, comme elle avait pris l'habitude de le faire automatiquement : « Monte quand tu seras prêt », et elle avait déroulé le matelas à langer et disposé la couche, les lingettes et le talc sur la table de chevet dans l'ordre qu'elle avait pris, et Marcus était monté et s'était allongé avec l'aisance qui lui était désormais tout à fait naturelle, et elle avait commencé, et à un moment donné, elle avait dit, très doucement et sans l'avoir prévu : « Voilà mon bon garçon. »

Elle s'entendit le dire et ressentit une brève pointe d'incertitude, ses mains continuant leur travail pendant que son esprit reprenait le dessus.

Marcus était devenu complètement immobile. Pas immobile comme une masse inconfortable. Plutôt immobile comme une masse inconfortable.

Elle a lissé le devant de la couche, a attaché les attaches et les a aplaties avec sa paume, puis a dit, sans en faire toute une histoire : « Comment s'est passée ta journée ? »

Réinitialisation de Marcus

Et il expira, une longue et lente inspiration, et dit : « Ça va mieux maintenant. »

Elle n'en dit plus rien ce soir-là, et lui non plus, mais quelque chose avait été nommé, ou plutôt non nommé, mais reconnu, de cette manière particulière dont on peut reconnaître les choses sans mots. Après cela, elle cessa de se surveiller.

Elle n'avait pas réalisé l'énergie qu'elle dépensait à maintenir cette attitude vive et fonctionnelle jusqu'à ce qu'elle y mette fin. C'était comme se débarrasser d'un fardeau dont elle ignorait l'existence. L'approche qui la remplaça était plus douce et plus chaleureuse, et provenait d'une source qu'elle n'éprouvait pas le besoin d'interroger.

Elle commença à lui parler tout en le changeant, avec la même douceur et la même lenteur qu'elle aurait utilisées pour raconter une histoire à quelqu'un qui avait besoin de réconfort. Sans explications ni instructions, juste une présence rassurante, comme pour dire : « *Voilà, c'est fait, presque terminé, et voilà.* » Elle ne jouait pas la comédie. Cela venait sans effort, c'était tout à fait naturel, et elle observait l'effet sur Marcus avec une attention soutenue et discrète.

Il se détendait d'une manière qu'elle ne connaissait pas chez les adultes. Ce n'était pas la détente d'un homme qui se relâche après une dure journée, les épaules tombantes, la mâchoire desserrée. C'était quelque chose de plus profond, quelque chose qui l'envahissait complètement, comme si chaque couche de l'habituellement prudent et compétent Marcus devenait superflue et disparaissait, ne laissant place qu'à un état plus calme, plus jeune et totalement serein.

Elle s'est rendu compte qu'elle adorait ça. Elle a examiné cette conclusion avec honnêteté et a constaté qu'elle se confirmait.

Réinitialisation de Marcus

Un soir, après avoir terminé, elle s'assit sur le bord du lit et, au lieu de s'éloigner, elle resta là. Elle se surprit à lisser ses cheveux en arrière de son front d'un geste lent et absent, et il ferma les yeux.

« Est-ce que tout va bien ? » demanda-t-elle doucement.

« Oui », dit-il. Le mot était simple et bas.

« Tu n'as pas besoin d'être quoi que ce soit de particulier en ce moment », dit-elle. « Tu le sais. »

Il ne répondit pas, mais elle sentit qu'il avait compris.

Elle resta là jusqu'à ce que sa respiration se calme et s'approfondisse, puis elle se leva doucement, descendit et resta dans la cuisine à réfléchir à la tournure qu'avait prise sa vie. Ce n'était pas celle qu'elle avait imaginée. Elle n'aurait pu la prédire d'aucun point de vue antérieur. Pourtant, elle la trouva étonnamment cohérente. Elle avait sa propre logique, sa propre chaleur, sa propre intégrité.

Elle a appelé Donna.

« Il s'est passé quelque chose », dit-elle, « que je ne parviens pas tout à fait à exprimer avec des mots. »

« Dis-le-moi quand même », dit Donna.

Elle essaya. Donna écouta avec cette attention si particulière, et quand Andrea eut terminé, il y eut un bref silence au bout du fil.

« Tu as l'air heureuse », dit Donna.

Andrea y réfléchit. « Je crois que oui », dit-elle. « Simplement, ce n'est pas un bonheur que je reconnaissais auparavant. »

« Est-ce une bonne ? »

« Oui », dit-elle. « Je pense que c'est une très bonne. »

C'est Marcus qui a dit le premier ce que c'était, pas directement, pas avec une déclaration, mais un soir où elle avait fini de le changer et était assise à côté de lui sur le lit, et qu'il avait ce regard ouvert et sans défense qu'elle avait appris à reconnaître et à chérir, il a dit doucement : « Je n'aurais jamais pensé que quelqu'un ferait ça pour moi. »

Réinitialisation de Marcus

« Faire quoi ? » dit-elle, bien qu'elle le sache.

« Occupez-vous-en », dit-il. « Occupez-vous de moi. Comme si ce n'était pas un problème à gérer. Comme si je n'en étais pas un. »

Elle le regarda un instant. « Tu n'as jamais été un problème », dit-elle.

Il esquissa un sourire, lent et sincère. « Vous auriez dit autrement il y a huit semaines. »

« Il y a huit semaines, je ne te connaissais pas vraiment », a-t-elle dit.

Il la regarda avec cette expression claire et simple et dit : « Je crois que vous êtes la première personne qui me connaisse vraiment. »

Elle y réfléchit longuement après qu'il se soit endormi. Elle repensa aux longues années de gestion, à l'infrastructure de dissimulation, à la façade soignée et compétente, et elle se demanda ce que cela devait signifier de voir tout cela accueilli sans alarme, sans jugement, sans remise en question.

Elle pensait que c'était peut-être la chose la plus importante qu'elle ait jamais faite.

Elle remonta la couette sur lui, éteignit la lampe, s'allongea dans le noir et écouta sa respiration.

Sur la table de nuit, le marqueur était posé à côté de la pile de couches à motifs pour bébé, et elle les regarda un instant dans le noir, ces petits canards jaunes et ces étoiles patientes, et elle pensa que de toutes les choses qu'elle s'attendait à trouver cette année, cette tendresse calme et particulière n'en faisait pas partie.

Elle en était très heureuse.

Réinitialisation de Marcus

Chapitre dix : 24/7

C'est Andrea qui a suggéré le mannequin.

Elle y avait réfléchi pendant plusieurs jours avant d'en parler, pesant le pour et le contre, confrontant sa décision à ce qu'elle savait de Marcus et à ce qu'elle comprenait désormais de ses besoins. Ce n'était pas une décision prise à la légère. Elle était le fruit de l'observation, de ses moments passés à le regarder le soir, de cette agitation particulière qui persistait parfois même après le change, une inquiétude résiduelle que la couche seule ne parvenait pas à apaiser.

Elle l'avait vu une fois, le pouce près de la bouche. Il ne s'était pas rendu compte qu'elle l'observait, et cela n'avait duré qu'un instant avant qu'il ne se reprenne et pose sa main sur ses genoux. Elle n'avait rien dit, elle avait simplement continué ce qu'elle faisait.

Mais elle s'en souvenait.

Elle a commandé une tétine en ligne un mercredi, une tétine pour adulte, simple et discrète, qui est arrivée le vendredi. Elle l'a mise dans le tiroir de sa table de chevet et l'y a laissée pendant deux jours, attendant le bon moment, ce qu'elle avait appris à présent ne pas pouvoir forcer.

Le moment idéal arriva un dimanche soir, alors que Marcus était allongé tranquillement après s'être changé, dans cet état ouvert et sans hâte qu'elle en était venue à considérer comme le plus authentique, et elle ouvrit le tiroir et le lui tendit simplement, sans préambule ni explication.

Il le regarda un instant. Puis il la regarda, elle.

« Si tu le veux », dit-elle.

Il tendit la main, la prit, la mit dans sa bouche, ferma les yeux, et la qualité du silence dans la pièce changea d'une manière qui lui donna l'impression d'être plus qu'entendue.

Réinitialisation de Marcus

Elle resta à ses côtés jusqu'à ce qu'il soit presque endormi, puis elle descendit, se tint dans la cuisine et pensa : « *Voilà qui il est* » , et trouva cette pensée parfaitement apaisante.

L'ours en peluche est arrivé deux semaines plus tard.

Cela venait de Marcus, indirectement et sans qu'elle le lui ait demandé. Elle l'avait remarqué, plus d'une fois, le bras replié contre sa poitrine pendant son sommeil, comme s'il tenait quelque chose d'invisible, et elle y avait réfléchi comme elle réfléchissait maintenant à tout cela, attentivement et sans précipitation.

Elle en trouva un dans une petite boutique en ville, grand, doux et jaune pâle, le genre d'ours en peluche qui semblait fait pour être câliné. Elle le ramena à la maison, le posa au pied du lit et ne dit rien. Cette nuit-là, lorsqu'elle vint se coucher, Marcus dormait, l'ours blotti contre lui, sa tétine dans les bras, le visage lisse et apaisé.

Elle resta debout et le regarda un moment.

Elle repensa à cet homme d'il y a quelques mois, cet homme agité et distrait qui rentrait tard de réunions qui n'en étaient pas vraiment et qui dormait à ses côtés avec cette légèreté forcée de quelqu'un qui écoute toujours à moitié. Elle repensa à tout ce qu'il avait construit et entretenu, et à ce que cela lui avait coûté. Elle repensa à tout ce qu'il n'avait jamais pu être, tout simplement.

Elle les enveloppa tous les deux dans la couette, l'homme et l'ours, et éteignit la lampe.

C'est Donna qui a mentionné les dormeurs.

Elles prenaient un café un samedi matin et Andrea lui racontait, d'un ton posé et réfléchi qui avait remplacé le ton urgent et désesparé des mois précédents, comment les choses allaient. Donna l'écoutait, posait de bonnes questions et, à un certain moment, elle dit, avec la neutralité prudente qu'elle déployait pour les suggestions dont elle n'était pas tout à fait sûre : « *As-tu pensé à ce dans quoi il dort ?* »

Andrea la regarda.

« Il en existe », dit Donna, après une pause pour choisir ses mots. « Il existe des grenouillères à pieds pour adultes, avec des imprimés bébé. Je les ai vues par hasard, en regardant autre chose. » Elle soutint le regard d'Andrea. « Je ne suggère rien. Je constate simplement que cela semble cohérent avec la tendance actuelle. »

Andrea resta silencieuse un instant. « Cela vous paraît excessif ? »

« Je n'en ai aucune idée », répondit Donna honnêtement. « Je pense que seul Marcus le sait. »

Ce soir-là, Andrea aborda le sujet comme elle avait appris à le faire, non pas comme une proposition exigeant une décision, mais comme un espace ouvert où Marcus pouvait s'insérer ou non, à son gré. Elle mentionna que de telles choses existaient. Elle dit qu'elle avait pensé à son confort pendant la nuit. Elle affirma qu'il n'y avait aucune pression, quelle qu'elle soit.

Marcus resta silencieux un instant, puis dit : « J'aimerais bien, en fait », sur le ton de quelqu'un qui avait envie de dire quelque chose depuis un moment.

Elle les commanda ce soir-là, deux paires, en coton doux, l'une jaune pâle à petites étoiles et l'autre blanche à canards ; lorsqu'elles arrivèrent, elle les lava, les plia et les rangea dans le tiroir où se trouvait la tétine.

Le premier soir où elle l'emmena avec ces vêtements, il baissa les yeux sur lui-même puis les leva vers elle avec ce regard clair et ouvert, et elle lissa le col en disant : « Voilà », et il sourit.

C'était un sourire très jeune.

Elle commençait à comprendre ce que cela signifiait de ne jamais l'avoir vu auparavant.

Les nuits étaient plus faciles qu'avant, ce qui était paradoxal, comme souvent. Marcus portait des couches de nuit depuis

Réinitialisation de Marcus

plusieurs semaines, à cause de ses pipis nocturnes. Andrea s'en occupait sans discussion ni négociation. C'était devenu son rôle, comme certaines choses dans une maison finissent par être adaptées à la personne qui leur convient. Elle était douée pour ça, elle le savait, et c'était une évidence.

Elle avait aussi pris l'habitude de vérifier qu'il allait bien la nuit si elle se réveillait, non par nécessité, mais parce que cela lui procurait une certaine satisfaction, une douce confirmation de la situation. Elle soulevait la couette, vérifiait, puis la remettait en place. Il ne se réveillait pas complètement, mais émettait un petit gémissement, bas et paisible, et elle se recouchait dans le noir, ressentant quelque chose qu'elle n'avait pas besoin de nommer, car cette sensation se nommait d'elle-même.

Un soir, après l'avoir apaisé, elle s'assit sur le bord du lit et pensa au mot qu'il n'avait pas encore prononcé, ce mot présent dans chaque interaction entre eux, qui vivait dans la tétine, l'ours en peluche, les pyjamas à pieds, le matelas à langer et le regard attentif qu'il posait sur elle lorsqu'elle prenait quelque chose en charge.

Elle se demandait si elle attendait qu'il le dise ou si elle attendait simplement le moment où il ne serait plus nécessaire de le dire.

Dehors, la pluie était régulière et lente.

À l'intérieur, tout était chaud et exactement comme il se devait.

Chapitre onze : Petits réconforts

Les dormeuses à pieds changeaient quelque chose le soir, même s'il a fallu un peu de temps à Andrea pour comprendre exactement quoi.

Avant eux, il subsistait une frontière, ténue mais bien réelle, entre le Marcus qui arpentait le monde en chemise de travail et belles chaussures, et celui qui rentrait à la maison. Les couches, la tétine et l'ours en peluche appartenaient à la chambre, au rituel du change à la lueur de la lampe, à ces heures particulières après le dîner où le jour s'estompait et où une autre dimension pouvait émerger. Elles étaient profondément intimes, contenues dans les limites de la nuit.

Les dormeurs commencèrent, discrètement, à déplacer ces frontières.

Tout a commencé de façon très pratique. Marcus rentrait du travail, se changeait, et elle lui mettait sa couche du soir, puis, naturellement, son pyjama plutôt qu'un pyjama ordinaire, car le pyjama était plus chaud et plus confortable, et cela facilitait le change. C'était tout simplement logique.

Mais ensuite, il a commencé à descendre les escaliers avec.

La première fois, elle l'avait simplement remarqué sans rien dire. Il était entré dans la cuisine à pas feutrés, chaussé de ses pantoufles jaune pâle à petites étoiles, les boutons-pression brillant à la cheville. Elle lui avait tendu un verre d'eau et lui avait demandé s'il voulait manger quelque chose. Et c'était tout. Il s'était assis à la table de la cuisine dans son pyjama à motifs bébé, et ils avaient passé une soirée ordinaire. Elle avait trouvé cela tout à fait naturel, ce qui, en soi, donnait matière à réflexion.

La deuxième fois, elle remarqua qu'il se tenait différemment. Ou plutôt, il bougeait différemment, moins droit, moins professionnel. Il s'assit sur le canapé, les genoux repliés contre sa

Réinitialisation de Marcus

poitrine, serra sa peluche contre lui et regarda la télévision. Elle s'assit à côté de lui, il se blottit contre elle, et la soirée fut agréable comme leurs soirées ne l'avaient pas toujours été, une agréable sensation nouvelle et simple, et qui semblait, étrangement, plus authentique que les précédentes.

Elle a déclaré, lors d'une publicité : « Vous avez l'air à l'aise. »

« Oui », a-t-il dit. Simplement et sans réserve.

« Bien », dit-elle.

C'est à peu près à cette époque qu'elle a cessé de considérer cet arrangement comme un arrangement.

Elle n'aurait pas su dire précisément quand cela s'était produit. Ce n'était pas un instant précis, mais une accumulation de moments : les soirées sur le canapé, les matins où elle le berçait avant même qu'il ne soit complètement réveillé, le rythme domestique qu'ils avaient instauré ensemble, un rythme qui leur était propre et qui ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait planifié ou imaginé.

Elle avait commencé l'année en essayant de réparer quelque chose, de sauver un mariage mis à mal par un homme incapable de gérer sa propre liberté. Elle s'était retrouvée dans un tout autre monde, un monde avec son propre climat, sa propre langue et une conception de l'amour bien à elle.

Elle y a réfléchi honnêtement et s'est rendu compte qu'elle ne souhaitait pas revenir à ce qui avait été avant.

Un samedi après-midi, il demanda s'il pouvait porter les grenouillères blanches en forme de canard pendant la journée.

Ils étaient à la maison, sans projet, un samedi tranquille à la maison, et il lui a posé la question avec la prudence qu'il avait encore parfois pour formuler ses demandes, avec cette légère hésitation de quelqu'un qui n'est pas tout à fait sûr de la façon dont sa demande

sera reçue, et elle l'a regardé un instant et a dit : « Bien sûr que tu peux. »

L'hésitation disparut de son visage.

« Tu n'as plus besoin de me demander ce genre de choses », dit-elle. « Plus maintenant. »

Il la regarda. « Que dois-je demander ? »

Elle y réfléchit sérieusement, car cela méritait une réponse sérieuse. « Il ne s'agit pas simplement d'être à l'aise », dit-elle. « Il ne s'agit pas simplement d'être soi-même. »

Il se tenait sur le seuil de la cuisine, la regardant avec cette expression claire et ouverte qu'elle avait autrefois eu du mal à nommer et qu'elle pouvait désormais déchiffrer sans la moindre difficulté.

« Très bien », dit-il.

« Va te changer », dit-elle. « Je prépare le déjeuner. »

Il monta à l'étage et redescendit dix minutes plus tard, chaussé de ses pyjamas blancs, les pieds en chaussettes et les cheveux légèrement ébouriffés. Elle lui tendit une assiette, il s'assit à la table de la cuisine et ils déjeunèrent ensemble, un samedi comme les autres. C'était, pensa-t-elle, l'un des repas les plus paisibles dont elle se souvienne.

Les vêtements de bébé s'accumulaient dans l'armoire sans qu'aucun d'eux n'ait pris de décision précise à ce sujet. Andrea trouvait un vêtement doux, imprimé, conçu pour les adultes, avec ce style particulier qu'elle avait appris à reconnaître et à apprécier ; elle le ramenait à la maison, le lavait et le rangeait sur l'étagère, et Marcus le portait le soir ou le week-end, sans cérémonie.

Elle remarqua que les vêtements ordinaires, les chemises de travail, les pantalons sombres, étaient toujours soigneusement rangés de leur côté de l'armoire, présents et fonctionnels, pour aller au travail, en rentrer à la maison et accomplir leurs tâches. Mais

Réinitialisation de Marcus

l'atmosphère de l'armoire avait changé. Les objets les plus précieux de la maison, ceux associés à la chaleur, au repos et à Marcus dans ses moments les plus authentiques, se trouvaient de l'autre côté, parmi les vêtements doux et imprimés.

Elle en a parlé à Donna, qui a répondu : « Et qu'en penses-tu ? »

« Très bien », dit Andrea, puis plus précisément : « Parfait, en fait. »

« Les vêtements pour bébé ne te paraissent plus étranges », dit Donna.

« On dirait ses vêtements », a dit Andrea. « C'est tout. On dirait juste ses vêtements. »

Un soir, elle pliait une nouvelle paire de pyjamas, et Marcus, assis sur le lit, la regardait, et il a dit : « J'attends toujours que ça devienne bizarre. »

« Vraiment ? » demanda-t-elle.

« Non », dit-il. « C'est ce que je veux dire. Je m'attends toujours à me réveiller et à trouver ça bizarre, et ce n'est pas le cas. »

« Ce n'est peut-être pas si étrange », dit-elle. « Pour toi. »

« Ça devrait l'être », a-t-il dit. « Selon tous les critères habituels. »

Elle posa les traverses et le regarda. « Tu as passé trente ans à construire une vie normale, dit-elle. Tu sais ce que ça t'a coûté. Je ne suis pas sûre que "normal" soit le critère que j'utiliserais. »

Il resta silencieux un instant.

« C'est exactement ce que tu es », dit-elle. « Il nous a fallu du temps pour en arriver là, mais nous y sommes, et il me semble que c'est mieux ainsi. »

Il la regarda fixement. « Ça va mieux », dit-il.

« Alors ça suffit », dit-elle.

Réinitialisation de Marcus

Elle ramassa les pyjamas et les lui tendit, il les prit, et elle se tourna pour lui laisser l'intimité nécessaire pour se changer, et il dit : « Andrea. »

Elle se retourna.

« Merci », dit-il. « Non, merci... » Il s'arrêta.

« Je sais », dit-elle.

Elle s'est dirigée vers la porte. « Je serai en bas », a-t-elle dit. « Descendez quand vous serez prêt. »

Elle alla à la cuisine, mit la bouilloire en marche et pensa au mot qu'elle tournait autour depuis quelques mois, le mot qui désignait ce qu'elle était pour lui et ce qu'il était pour elle, et elle sentit que le moment était proche, celui où le mot s'imposerait tout simplement et n'exigerait plus rien de leur part.

Elle a préparé deux tasses de thé.

Il descendit les escaliers en pyjama blanc, son ours en peluche à la main, et s'assit à la table de la cuisine. Elle posa son thé devant lui et s'assit en face. Dehors, le soir était calme et à l'intérieur, il faisait chaud.

Presque tout avait été dit.

Chapitre douze : L'accident

C'était un samedi après-midi quand c'est arrivé.

Marcus était dans le jardin avec elle, l'aidant avec cette gentillesse décontractée qu'il avait l'habitude d'avoir le week-end, portant les objets qu'elle lui montrait et tenant ceux dont elle avait besoin, vêtu de ses chaussons blancs et d'un cardigan par-dessus pour se protéger de la fraîcheur automnale. Il était calme et serein, comme souvent le samedi après-midi, sans hâte, tout près d'elle.

Ils étaient rentrés vers trois heures, elle était allée faire du thé, et lui était monté à l'étage, et elle n'y avait pas prêté attention jusqu'à ce qu'elle l'entende dans l'escalier, et qu'il entre dans l'embrasure de la porte de la cuisine et s'arrête.

Elle l'a su immédiatement. Sa couche était sale. Il s'était souillé.

Non pas à cause de ce qu'il a dit, car il n'a rien dit. À cause de sa posture, de cette immobilité particulière de quelqu'un qui se trouve face à un moment qu'il ne peut maîtriser seul et qui attend de savoir comment il sera perçu.

«Viens ici», dit-elle.

Il traversa lentement la cuisine, et elle le devina à sa façon de bouger et à l'odeur qui lui parvint ; elle posa alors ses mains sur ses épaules et dit très calmement : « Tout va bien. »

« Je ne le savais pas jusqu'à ce que... », commença-t-il.

« Je sais », dit-elle. « Tout va bien. Monte. »

Elle lui prit la main, il la suivit et elle l'installa sur la table à langer. Il fixait le plafond, la mâchoire serrée, et elle dit, tout en s'occupant de lui : « Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Tu m'entends ? »

Il a émis un son qui n'était pas vraiment un mot.

«Regardez-moi», dit-elle.

Il la regarda, et ses yeux brillaient.

Réinitialisation de Marcus

« Les accidents arrivent », dit-elle en soutenant son regard. « C'est à ça que servent les couches. C'est exactement à ça qu'elles servent. »

Il serra les lèvres et elle put le voir se battre contre lui-même, contre la partie de lui qui avait trente ans, était professionnellement compétente et profondément horrifiée, et elle continua à travailler avec une efficacité calme et posée, et continua à parler, non pas de ce qui s'était passé, mais simplement en parlant, d'une voix basse et égale, *nous y sommes presque, c'est un bon garçon, encore un instant*.

Lorsqu'elle eut terminé, elle aplatis les bandes propres et le regarda.

Ses yeux étaient remplis de larmes.

« Viens ici », dit-elle, et elle l'aida à s'asseoir, elle le prit dans ses bras et il se laissa aller contre elle de tout son poids, toute dignité, tout effort, toute la surface prudente de lui ayant disparu, et elle le serra dans ses bras et il pleura de la même manière calme et profonde qu'il avait toujours faite, sans drame, juste le lent soulagement de quelque chose qui avait été trop serré.

Elle lui frotta le dos en faisant de lents cercles.

« Je suis désolé », a-t-il réussi à dire.

« Tu n'as rien à te reprocher », dit-elle en lui caressant les cheveux. « Absolument rien. »

« Non, je ne saurais dire », a-t-il dit. « Il n'y en avait pas, je n'en savais rien. »

« Je sais », dit-elle. « Ce n'est pas grave. C'est pour ça que je suis là. »

Il resta silencieux contre elle pendant un long moment. Elle le sentait reprendre ses esprits peu à peu, sa respiration se régulariser, la tension dans ses épaules se relâcher.

« Mieux », dit-elle. Sans poser de questions.

« Oui », dit-il.

Elle recula légèrement, le regarda, repoussa ses cheveux de son front et dit : « Reste là. »

Elle alla chercher ses grenouillères jaune pâle, neuves, dans le tiroir, et l'habilla avec cette tendresse naturelle et sans fioritures qui lui était désormais propre, en lui guidant les pieds et en fermant chaque bouton-pression. Lorsqu'elle eut terminé, il s'assit au bout du lit et la regarda avec cette expression franche et ouverte, sans aucune mise en scène.

« Merci », dit-il.

« Toujours », dit-elle. Et elle le pensait sincèrement.

Après cela, quelque chose a changé entre eux, quelque chose de difficile à exprimer mais d'impossible à manquer.

C'était comme si l'après-midi avait dissous la dernière fine membrane qui séparait la vie qu'ils construisaient de ce qu'elle était. Ce qui était implicite devint simplement présent. Andrea se surprenait à lui parler le soir d'une manière qui ne nécessitait aucune traduction, et il la recevait sans gêne ni réserve.

Elle l'installait sur le canapé avec son ours en peluche et sa tétine, le recouvrait d'une douce couverture et disait : « Nous voilà bien installés », et il la regardait avec ce regard jeune et insouciant, et il n'y avait plus aucune performance en elle non plus, plus aucun registre à maintenir, juste la pure vérité offerte et reçue.

Le soir, elle prit sans discuter avec lui de petites décisions : ses vêtements, l'heure de sa monnaie, l'heure du coucher. Non pas comme une autorité exercée sur un adulte récalcitrant, mais comme une attention prodiguée à quelqu'un qui se sentait pleinement et serein d'être ainsi pris en charge. Il ne résistait pas. Il ne cherchait pas à négocier. Il acceptait tout simplement, avec une confiance si naturelle et si absolue qu'elle en était parfois profondément émue.

Réinitialisation de Marcus

Elle ne jouait pas la comédie de la maternité. Elle le savait. Ce n'était pas un jeu, quelque chose de prémédité. C'était né de leur véritable nature, de ce dont ils avaient besoin l'un de l'autre, et c'était authentique, comme seules les choses qui se construisent naturellement, plutôt que d'être décidées, peuvent l'être.

Elle en a raconté une partie à Donna. Donna a écouté et, à la fin, a dit doucement : « Es-tu heureuse ? »

« Oui », répondit Andrea.

« Vraiment ? »

« Plus que je ne peux vous le dire », a-t-elle dit. « Plus qu'il ne l'a jamais été, je crois. »

Donna resta silencieuse un instant. « Alors je pense que la femme sur Internet savait de quoi elle parlait. »

Andrea rit, et cela fit du bien.

Ce soir-là, elle installa Marcus dans le lit, qu'elle considérait en quelque sorte comme un berceau, même si ce moment était encore à venir. Pourtant, elle le sentait approcher, comme on sent l'approche de quelque chose d'inévitable et de juste. Elle l'installa donc dans le lit, borda son ours en peluche à côté de lui, lissa la couette et se tint à la porte.

« Bonne nuit », dit-elle.

Il la regarda depuis l'oreiller, la tétine dans la bouche et l'ours en peluche blotti sous le bras, les yeux déjà embués de sommeil, et elle sentit le mot arriver dans sa poitrine, chaud et certain, comme un doux souvenir.

Elle ne l'a pas encore dit.

Mais elle le pensait, clairement et sans hésitation, en le regardant à la lumière du lampadaire.

Bientôt.

Chapitre treize : La bouteille

C'est Marcus qui a soulevé le sujet, ce qui l'a surprise.

Elle y réfléchissait elle-même depuis quelques semaines, avec la même prudence et le même calme qu'elle adoptait désormais pour chaque nouveauté dans leur vie, pesant le pour et le contre, attendant de comprendre si c'était la bonne chose à faire ou simplement une suite logique, car les deux n'étaient pas toujours synonymes. Elle n'avait rien dit parce qu'elle n'en était pas encore sûre, et elle avait appris à faire confiance à l'incertitude.

Puis, un soir de novembre, Marcus était installé sur le canapé dans son pyjama jaune avec son ours en peluche et sa tétine, tandis qu'elle était assise dans le fauteuil en train de lire. Il sortit la tétine, la prit sur ses genoux et dit, sans la regarder : « Puis-je te demander quelque chose ? »

« Bien sûr », dit-elle.

Il retourna la tétine entre ses mains. « J'y pensais... », marqua-t-il une pause, « à prendre un biberon. Le soir. » Il s'adressa à la tétine plutôt qu'à elle. « Je ne sais pas si c'est... euh... » Il s'interrompit.

Elle posa son livre. Il leva alors les yeux, avec ce regard prudent et hésitant, celui qu'il arborait encore lorsqu'il doutait de ses pas.

« Je crois, » dit-elle lentement et sincèrement, « que je pensais moi aussi à la même chose. »

Il la regarda.

« Je ne savais pas trop comment aborder le sujet », a-t-elle déclaré. « Je ne voulais pas prendre de risques. »

Il resta silencieux un instant, puis son visage se détendit. « Je me réveille sans cesse la nuit, dit-il. Pas à cause de la couche. Je me réveille, tout simplement. Et je me suis dit que ça pourrait... » Il marqua une pause. « Au secours. »

Réinitialisation de Marcus

« Je pense que oui », a-t-elle dit.

Elle en commanda un le lendemain matin. Un vrai biberon pour adulte, grand et à tétine souple, et elle acheta du lait en poudre pour le remplir car si elles faisaient cela, elles le faisaient correctement, et elle n'examina pas cet instinct de trop près car il n'en nécessitait pas. C'était tout simplement vrai.

Le biberon arriva un jeudi, et elle n'en parla pas jusqu'au soir, au moment de le coucher. Il portait son pyjama blanc à motifs de canards ; elle l'avait changé, avait bordé son ours en peluche à côté de lui, puis elle alla à la cuisine réchauffer le lait en poudre, le monta et s'assit au bord du lit.

Il regarda la bouteille puis elle.

« Prête », dit-elle.

Elle l'aida à se blottir contre elle, la tête posée sur son bras, et elle porta le flacon à sa bouche. Il le prit, et elle le sentit aussitôt s'immobiliser, dans cette immobilité totale qu'elle reconnaissait maintenant comme la version la plus profonde de son calme, celle qui l'envahissait jusqu'au plus profond de lui-même.

Elle tenait la bouteille et le sentait tirer lentement et régulièrement, et la pièce était plongée dans un silence absolu, hormis les petits bruits de ce geste et de la pluie contre la fenêtre, et elle baissa les yeux vers lui et ressentit quelque chose de si clair, de si simple et de si juste qu'aucun mot n'était nécessaire.

Voilà ce que c'était.

Non pas comme une métaphore, non pas comme un jeu, non pas comme un arrangement. Elle était sa mère, tout simplement, dans cette maison, dans cette chambre, dans cette vie qu'ils avaient construite ensemble, d'un être brisé à un être entier. Elle le ressentait avec une simplicité et une certitude inégalées.

Une fois le biberon vide, elle le posa sur la table de nuit, et il se recoucha, les yeux déjà fermés. Elle lui mit la tétine, remonta la

Réinitialisation de Marcus

couette et resta assise un instant, la main sur sa poitrine, sentant sa respiration.

« Voilà », dit-elle doucement. « C'est fini. Bon garçon. »

Il émit un petit son, bas et satisfait. Elle éteignit la lampe.

Elle resta ensuite longtemps assise dans la cuisine.

Elle n'était pas en train de digérer, de s'adapter ou d'accepter. Elle avait accepté la situation il y a quelques mois, et ce qu'elle ressentait maintenant allait au-delà, c'était quelque chose de plus profond et de plus durable. Elle se contentait de contempler sa vie et de la trouver pleinement belle.

Elle repensa au mot qu'elle portait en elle depuis la nuit où elle l'avait vu dormir avec son ours, ce mot qui était arrivé, chaud et certain, dans sa poitrine et qui y vivait depuis, attendant.

Elle ne l'avait pas dit parce qu'elle ne voulait pas le lui imposer avant qu'il ne soit prêt, avant que cela ne devienne une évidence entre eux, sans qu'il soit nécessaire de le dire. Elle préférait que cela vienne naturellement plutôt que d'être annoncé.

Elle pensait qu'il serait peut-être arrivé ce soir.

Elle pensait que la bouteille était peut-être la dernière porte.

Le lendemain soir, elle le berça de nouveau avec le biberon, et il vint à elle plus facilement cette fois, se blottissant dans le creux de son bras avec une telle naturel que sa poitrine lui fit une douce douleur. Elle tint le biberon, le regarda et dit doucement, sans l'avoir prévu : « Voilà le bébé de maman. »

Il s'immobilisa.

Elle observa son visage. Quelque chose s'y déplaça, à la fois immense et simple, comme le sont les choses vraies, et ses yeux s'ouvrirent et rencontrèrent les siens ; elle y vit tout ce que l'année avait été, tout ce qu'elle avait fait d'eux et ce que signifiait le fait qu'elle l'ait dit.

Il a sorti le mannequin.

« Maman », dit-il.

Exactement. Tranquillement et avec une certitude absolue, comme on prononce un mot qui a toujours été vrai et qui a enfin trouvé sa raison d'être.

« Oui », dit-elle. Sur le même ton. Le ton des choses qui ont toujours été vraies.

Elle remit doucement la tétine en place, il ferma les yeux, et elle tint le biberon, le regarda et pensa que de toutes les façons dont une chose cassée pouvait se réparer, c'était une façon qu'elle n'aurait jamais imaginée et qu'elle ne changerait pour rien au monde.

Elle était sa mère. Il était son bébé.

C'était évident et naturel, et cela les attendait peut-être, sous une forme ou une autre, sans qu'aucun d'eux n'ait pu le nommer au départ, au bout de ce chemin particulier.

Dehors, la pluie de novembre était régulière et lente.

À l'intérieur, tout était chaud et portait son nom exact.

Chapitre quatorze : Maman et bébé

La maison avait désormais quelque chose de particulier qu'Andrea remarquait surtout les matins de week-end.

Elle se réveillait avant Marcus, comme presque toujours, et restait quelques minutes dans le silence, à écouter les bruits de la maison : le tic-tac des radiateurs, le chant des oiseaux dehors, le doux souffle de sa respiration à ses côtés. Elle ressentait alors la forme de sa vie autour d'elle avec une clarté et un contentement qu'elle n'avait jamais connus auparavant. Non pas le contentement de se résigner, de faire au mieux. Le contentement d'être enfin arrivée là où il fallait. Et dire que l'adultère de son mari était ce qui avait amélioré leur vie à deux.

Elle se levait et le changeait pendant qu'il était encore tout doux et à moitié endormi, bougeant à peine, lui faisant entièrement confiance de cette manière spontanée qui la touchait encore après tous ces mois, puis elle le recouchait, bordait son ours en peluche, descendait et mettait la bouilloire en marche.

C'était sa vie. Elle la trouvait parfaitement suffisante.

La dynamique entre eux s'était stabilisée, adoptant une logique claire et rassurante. Plus de négociations, plus d'incertitudes quant à la propriété des uns ou des autres. C'était devenu une évidence, comme le font les choses qui, mûries plutôt que décidées, s'imposent d'elles-mêmes, discrètement et définitivement.

Andrea gérait la maison, prenait soin de Marcus et décidait du déroulement de leurs soirées et de leurs week-ends. Elle n'agissait pas par autorité imposée, mais par une autorité qui lui avait été donnée pleinement et reçue avec la même générosité. La différence entre les deux était fondamentale. Il la lui avait accordée parce que c'était ce dont il avait besoin et parce qu'elle était qui elle était ; et elle

Réinitialisation de Marcus

l'avait acceptée parce que c'était sa vocation, d'une manière qu'elle ignorait jusqu'alors.

Elle changeait ses couches mouillées, le nourrissait, le berçait et le prenait dans ses bras. Elle choisissait ses vêtements, fixait ses heures de coucher et s'asseyait à ses côtés le soir pendant qu'il serrait son ours en peluche. Parfois, dans ces moments de calme, elle ressentait une plénitude qu'elle ne connaissait pas auparavant.

Le soir et le week-end, il l'appelait « Maman », discrètement et naturellement, et elle l'appelait son petit garçon, et aucun des deux ne trouvait cela remarquable car ce n'était pas une décision, mais une reconnaissance.

Elle l'a dit à Donna en février. Pas tout, elle ne disait jamais tout à Donna, mais suffisamment pour qu'elle comprenne ce qui avait changé. Elles étaient assises dans la cuisine de Donna un samedi matin, et Donna lui avait demandé comment ça allait, et Andrea avait répondu honnêtement.

À un certain moment, Donna a demandé : « Comment t'appelle-t-il ? »

Andrea la regarda.

« Je crois savoir », dit Donna. « Je veux juste que tu le dises. »

« Maman », dit Andrea.

Donna hocha la tête. Elle resta silencieuse un instant. « Et vous ? »

« C'est mon bébé », a déclaré Andrea. Simplement et sans autre explication.

Donna retourna sa tasse sur la table. « Et le mariage ? »

« Mieux que jamais », a déclaré Andrea. « Mieux que ce que j'avais imaginé pour un mariage. »

« Tu es heureuse », dit Donna.

Réinitialisation de Marcus

« Nous sommes tous les deux heureux », a déclaré Andrea. « Et le sexe est génial. C'est ça le plus important. C'est ce que je voudrais que tu comprennes s'il n'y a qu'une seule chose à retenir. Il ne s'agit pas d'une situation où l'un de nous domine et l'autre est dominé. Nous sommes tous les deux exactement là où nous devons être. »

Donna la regarda longuement. « Je suis contente », dit-elle. Et elle le pensait sincèrement, sans aucune réserve. « Et le sexe est génial maintenant ? »

« Absolument incroyable. Mais c'est toi qui as commencé », a dit Andrea.

« J'ai lu quelque chose sur Internet », dit Donna. « Tu as fait tout le reste. »

Andrea sourit. « Nous avons fait tout le reste, et même plus. »

Le monde de Marcus s'était rétréci comme le sont les mondes rassurants : un monde clos, chaleureux et parfaitement suffisant. Il allait travailler et rentrait à la maison, et le passage entre ces deux états était désormais si limpide et si court, psychologiquement parlant, qu'il l'accomplissait sans les anciennes transitions laborieuses, le dénouement, le lent abandon de la journée. Il franchissait le seuil, et il était chez lui, simplement et instantanément, et le reste suivait. Un change rapide, on lui mettait des vêtements de bébé et on lui prenait sa tétine.

Il a parlé une fois à Andrea de son travail, de la différence entre les deux moitiés de sa journée, et il a dit que c'était comme être deux personnes différentes, sauf que l'une était réelle et l'autre était simplement très compétente.

« Lequel est lequel ? » demanda-t-elle.

Il la regarda comme si elle lui avait demandé dans quel sens coulait l'eau.

Elle a compris.

Réinitialisation de Marcus

Elle pensait parfois à cet homme qui cherchait quelque chose au mauvais endroit, dans les distractions des autres femmes et le tumulte d'une vie trépidante. Elle se demandait ce dont il avait réellement besoin et combien il était loin de pouvoir le trouver par des moyens ordinaires. Elle ne ressentait plus de colère face à ces liaisons. Elle éprouvait plutôt de la compréhension, la tristesse de celui qui poursuit un besoin dans une direction totalement erronée, car la bonne direction lui était inconcevable. Son adultère était l'expression de ses tourments intérieurs.

Ce n'était plus impensable.

C'était un simple mardi soir, il était sur le canapé en pyjama avec son ours en peluche, elle lui apportait son biberon, la télévision était allumée, les rideaux étaient tirés pour protéger la maison de l'obscurité de février, et il faisait chaud.

Un soir, fin février, alors qu'elle le préparait pour le coucher, elle borda son ours en peluche à côté de lui, mit la tétine dans son lit et se tint près de la lampe.

« Maman », dit-il.

"Oui bébé."

« Je me sens en sécurité », a-t-il déclaré.

Elle le regarda à la lueur de la lampe, son bébé dans son pyjama à motifs de canards, avec son ours en peluche et sa tétine, cet homme qui avait parcouru un chemin si long et si compliqué pour arriver dans cette petite pièce chaleureuse.

« Bien », dit-elle. « C'est exactement ça. »

Elle éteignit la lampe.

Elle descendit, s'arrêta dans la cuisine et réfléchit au mot « coffre-fort », à sa signification, à tout ce qu'il avait fallu pour le construire et à combien elle l'appréciait, non seulement pour lui, mais aussi pour elle-même.

Réinitialisation de Marcus

Elle ne s'attendait pas à trouver cela. Elle s'attendait à réparer quelque chose et avait au contraire construit quelque chose de totalement différent et infiniment meilleur.

La maison était calme et chaleureuse, et chaque chose y était exactement à sa place.

Chapitre quinze : La momie

Le berceau est arrivé un samedi de mars.

Andrea l'avait commandé trois semaines plus tôt, un vrai lit d'adulte, solide et blanc, avec une tête de lit incurvée et des longerons bien fermés. À la livraison, elle avait demandé au livreur de l'aider à le monter et l'avait assemblé elle-même pendant un après-midi tranquille, pendant que Marcus faisait les courses. Elle avait tout organisé exprès, car elle voulait qu'il soit là à son retour, plutôt que de les laisser le monter ensemble. Elle voulait simplement qu'il existe.

Elle fit le lit à l'intérieur avec des draps en coton blanc doux et une couverture imprimée de petites étoiles jaunes, puis elle plaça son ours en peluche au bout de l'oreiller, recula et le regarda.

Cela semblait évident. Elle avait l'impression que c'était inévitable... et c'était le cas.

Elle entendit sa clé dans la serrure et sa voix l'appeler, alors elle arriva en haut des escaliers et dit : « Monte. »

Elle observa son visage lorsqu'il franchit la porte de la chambre et la vit. Il s'arrêta. Il resta immobile, comme il l'avait été sur le seuil de la cuisine ce samedi, des mois auparavant, dans cette immobilité particulière de quelqu'un qui arrive à un moment qu'il ne parvient pas à saisir pleinement.

Elle ne dit rien. Elle le laissa regarder.

Il traversa lentement la pièce et posa la main sur la rambarde, en testant sa solidité, puis il regarda l'ourson sur l'oreiller, la couverture étoilée rabattue et le petit drap-housse blanc.

Puis il la regarda. Son visage était totalement ouvert, totalement sans défense, et elle soutint son regard et attendit.

« Le mien », dit-il. Ce fut à peine un mot. C'était plutôt comme un souffle qui avait par hasard une forme.

Réinitialisation de Marcus

« Le vôtre », dit-elle. « Votre vrai berceau. »

Il fixa longuement le berceau. Elle vint se placer à côté de lui, et ils le contemplèrent ensemble dans la douce lumière de l'après-midi. Elle sentit alors toute l'année derrière eux : le mardi d'octobre, le paquet dans la cuisine, les traits de feutre, les lits mouillés, les confessions du dimanche soir, le biberon à la lueur du lampadaire en novembre, chaque petit ajout, chaque porte qui s'était ouverte sur une nouvelle vérité.

« Ce soir », dit-elle. Il acquiesça. « Ce soir, tu retournes dans un berceau que tu n'aurais jamais dû quitter. »

Elle lui prit la main, et ils descendirent dîner ; la soirée fut calme et ordinaire, et sous cette apparente normalité, pour tous deux, se cachait la douce certitude de ce que la nuit leur réservait.

Cette nuit-là, elle le changea et l'habilla d'un pyjama jaune propre, elle plaça son ours en peluche dans le creux de son bras, puis elle abaissa la barrière de sécurité et l'installa confortablement, bordant la couverture à étoiles autour de lui, puis elle verrouilla la barrière et resta là à le regarder.

Il leva les yeux vers elle.

Elle passa le bras par-dessus la rambarde et lui toucha le visage ; il se tourna brièvement vers sa main comme en quête de chaleur, puis elle prit le biberon sur la table de nuit, passa le bras par-dessus la rambarde et le nourrit ; il but lentement à la lueur de la lampe, les yeux rivés sur son visage.

Quand elle eut fini, elle posa le biberon et prit la tétine sur la table de chevet. Il ouvrit la bouche aussi naturellement qu'il respirait. Elle ressentit la profonde sérénité d'une chose qui avait toujours été vraie et qui avait enfin trouvé sa vérité.

Elle se redressa.

« Maman aime son bébé », dit-elle doucement. La première fois qu'elle prononçait ce premier mot en entier, il résonna dans la

Réinitialisation de Marcus

pièce avec le poids et la facilité de quelque chose qui attendait depuis longtemps d'être dit à voix haute.

Il leva les yeux vers elle depuis son berceau, la tétine à la main et l'ours en peluche blotti contre lui, et ses yeux brillaient d'une lueur qui n'était pas de la tristesse, qui était le contraire de la tristesse, qui était le regard de quelqu'un qu'on a retrouvé.

« Maman », dit-il, la voix douce et claire, autour de la tétine.

« Dors maintenant », dit-elle.

Elle éteignit la lampe.

Elle resta assise un moment dans la cuisine, comme à son habitude, dans le calme particulier d'une maison où dormait un bébé, et elle pensa à tout et à rien concernant les gens qui sont arrivés quelque part et n'ont plus besoin de se repérer.

Il y a un an, elle se tenait devant cette même fenêtre de cuisine, une tasse de thé froid à la main, un mariage brisé et la certitude que quelque chose devait changer, sinon elle partirait. Elle était là, les yeux secs, l'esprit clair, et terriblement seule. À présent, elle n'était plus seule.

Elle repensa à ce que l'année lui avait demandé, à l'étrangeté de ses premières exigences, à la patience qu'elle avait exigée, à sa volonté de suivre une voie qu'elle ne comprenait pas vers une destination invisible. Elle pensa à cette femme sur internet dont l'idée avait tout déclenché, une inconnue dans une cuisine inconnue qui avait trouvé sa propre version de cette idée et l'avait couchée sur le papier, et elle éprouva envers elle une gratitude simple et profonde.

Elle repensa à Marcus, endormi à l'étage dans son nouveau berceau avec son ours en peluche, son bébé, cet homme complexe et tendre, enfin en paix, qui avait besoin de quelque chose d'indéfinissable et l'avait trouvé de la manière la plus improbable. Elle pensa à l'immensité de son amour pour lui, non pas malgré tout, mais grâce à tout, en toute connaissance de cause de qui il était.

Réinitialisation de Marcus

Elle ne l'avait pas sauvé. Elle ne l'avait ni guéri, ni réparé, ni encadré pour en faire quelque chose d'acceptable. Elle l'avait simplement accueilli, tel qu'il était, et cela lui suffisait. Elle lava le biberon et éteignit la lumière de la cuisine.

Arrivée en haut des escaliers, elle s'arrêta devant la porte de la chambre et jeta un coup d'œil à l'intérieur. La pièce était sombre et silencieuse ; elle distinguait la forme du berceau, le mouvement plus lent de son corps endormi à l'intérieur, la pâleur de la couverture étoilée et le léger mouvement de sa respiration.

« *En sécurité* », avait-il dit. « *C'est tout à fait exact* », avait-elle répondu.

C'était exactement ça.

Elle est allée se coucher.

La maison s'installa autour d'eux, chaude et parfaitement immobile ; deux êtres qui avaient trouvé leur véritable nature l'un pour l'autre par un chemin des plus inattendus, étaient désormais arrivés, paisibles, mère et bébé, chez eux.

Marcus était redevenu la personne qu'il avait toujours été.

Un bébé.

Fin